

JEAN FINOT

**L'Agonie et la Mort
des Races**



PARIS

Édition de "LA REVUE"

45, Rue Jacob

Miller

10/1/14

*A mon noble, éminent
et très cher ami*

W. T. STEAD
affectueusement.

J. F.

Ouvrages du même auteur

- I. — **La Philosophie de la longé-
vité** (Bibliothèque de philosophie
contemporaine), XIII^e édition.

(*Prix Audiffred de l'Académie des
Sciences morales et politiques*). —
Prix : 5 fr.

- II. — **Le Préjugé des races**, Idem.
III^e édit. — Prix : 7.50.

- III. — **La Science du Bonheur** (F. Ju-
ven. — 3 fr. 50, VII^e édit.

(*Ouvrage couronné par l'Académie
française*).

Ces ouvrages sont traduits en anglais,
allemand, espagnol, italien, polonais,
russe, etc.

- IV. — **Français et Anglais** (III^e édit.,
F. Juven, 3 fr. 50).

- V. — **La France devant la lutte des
langues**. (Édition de *La Revue*.)
Épuisé.

- VI. — **La Phonétique expérimen-
tale** (Idem. *Épuisé*).

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT.

Le Préjugé des Sexes (Bibliothèque
de philosophie contemporaine F. Al-
can).

Collection Vérité

Prix : 1 franc.

JEAN FINOT

L'Agonie

et la

Mort des Races



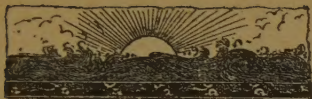
PARIS

Édition de "LA REVUE"

45, Rue Jacob

Copyright 1911, by LA REVUE C^o

All rights reserved.



INTRODUCTION

La vérité, toujours plus de vérité !

La tour de Babel avec son mélange disparate des peuples et des langues n'est qu'un simple jouet d'enfant à côté de la formation des nations modernes. Dans les vastes laboratoires où se créent les patries et les peuples, on voit se dissoudre avec une vitesse surprenante les différences physiologiques qui séparent les races, de même que celles des mentalités issues de tous les coins du globe. La facilité des communications, le commerce devenu international et la pensée devenue

mondiale, tendent de plus en plus à rapprocher les aspirations et les facultés directrices de l'humanité. Son bon génie la mène parmi les vicissitudes des haines et des guerres vers la fraternité des peuples et des races. On parle couramment de la littérature européenne, des intérêts de la civilisation blanche, du rapprochement entre le vieux et le nouveau monde. Toujours des agglomérations de plus en plus grandes, des collectivités embrassant le maximum de pays et d'hommes !

La conception des races supérieures ou inférieures paraît avoir fait son temps. Le Japon est entré triomphalement sur le pied d'égalité, dans le concert européen, après avoir conclu des traités de paix avec les deux peuples se trouvant à la tête de la civilisation, les Anglais et les Français. La Chine devient un pays parlementaire. Ses habi-

tants, qui seront militarisés sous peu, sauront inspirer le respect pour la couleur de leur peau et la valeur de leurs croyances religieuses. Les nègres évoluent avec une rapidité déconcertante pour tous les adeptes des préjugés des races et des couleurs. Ceux des Etats-Unis se signalent par l'amour du travail et de l'épargne. Chrétiens, ils donnent souvent l'exemple d'une vie de labeur et des vertus évangéliques.

Ils fournissent aussi des sujets de plaintes et des récriminations justifiées de la part de leurs concitoyens blancs.

Lorsqu'on pense aux origines ethniques des nègres des Etats-Unis, issus de peuplades africaines hétérogènes, placées au plus bas de l'échelle humaine, sauvages ou cannibales les plus rapprochés du genre simiesque, on est émerveillé devant le progrès qu'ils

ont su réaliser depuis une soixantaine d'années.

La possibilité d'évolution des peuples et de l'union fraternelle des hommes paraît infinie !

La conception théorique des races a reçu, en même temps, son coup de grâce. Tout ce qui a paru la justifier ne cesse de crouler. Les anciens dogmes qui tendaient à séparer l'humanité s'évanouissent et les nouveaux ne font que prêcher l'égalité des humains (1).

(1) Les lecteurs qui voudraient se familiariser avec les données principales de la théorie des races, trouveront toutes les explications nécessaires dans mon volume *Préjugé des Races* (3^e édition, *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*. Félix Alcan).

L'ouvrage actuel, écrit en marge du *Préjugé*, en est tout à fait indépendant. Il contient le développement de maintes thèses nouvelles, de même que de nouvelles données. Mais le *Préjugé* et l'*Agonie* se trouvent inspirés par la même idée directrice et aboutissent, en suivant des voies souvent différentes, à des conclusions analogues.

Est-ce à dire que le siècle actuel ne sera plus qu'un paradis, où fraterniseront tous les hommes, malgré la couleur de leur peau ou les tendances divergentes de leurs mauvaises passions ? Les résultats des siècles de folie humaine ne peuvent s'évaporer à la suite d'un siècle de raison. Les guerres continueront probablement encore pendant quelques générations à ensanglanter la terre. Les pays les plus glorieux, au point de vue de la civilisation, ont par cela même le devoir d'être forts moralement et matériellement, afin de ne pas laisser sombrer dans les luttes possibles de demain, leur patrimoine de sagesse et de beauté. Le progrès humain n'est qu'à ce prix.

Tant que le flambeau des principes sacrés d'une meilleure humanité n'est pas en sûreté absolue, les devoirs patriotiques s'imposent aux peuples civilisés avec plus de force

qu'à ceux qui vivent en marge de l'Idéal moderne.

Nous sommes également éloignés du cosmopolitisme vague et prématuré qui fait bon marché des états d'âmes particuliers à l'évolution d'un peuple et du nationalisme étroit qui oublie ce qui unit les peuples, de nos jours.

Mais ni la patrie, ni le sentiment patriotique n'ont plus aucun rapport avec les origines ethniques de ceux qui se rangent sous leur bannière. Tous les deux se sont spiritualisés. Ils n'ont même plus rien de commun avec la conception matérialiste des races, telle que l'avait conçue l'anthropologie d'autrefois...





I

Qu'est-ce que la race française ?



LA race est devenue le synonyme du pays ou plutôt des habitants d'un pays. Qui dit race française ne veut pas et ne peut pas parler d'autre chose que de la communauté des habitants, se considérant comme Français, envisagés comme tels au point de vue des lois françaises et voulant accomplir leurs devoirs de Français.

Définir les Français de nos jours comme des hommes liés par l'unité de leur sang, serait à la fois un mensonge scientifique et politique.

Il y a des esprits simplistes qui veulent par exemple assimiler les Français aux Gaulois : ils oublient

que d'après le plus grand connaisseur des origines ethniques de la France, M. de Jubainville, ce sont les Germains qui ont plus de droits à être considérés comme Gaulois que les Français.

D'accord avec l'ethnographie historique, il faudrait considérer les Germains comme des Gaulois et les Français comme des Germains... On risquerait quand même de se tromper, car le Français contemporain est le produit d'une soixantaine de peuples et de races qui ont séjourné en France ou n'ont fait que la traverser.

Rappelons qu'au temps de Jules César, la France comptait parmi ses habitants trois peuples appartenant à des races différentes : les Aquitains, les Belges et ceux que César appelle les Gaulois, représentés par les Galls et les Kymris. Mais les Ligures formaient déjà une sorte de souche autochtone !

D'après Plutarque, César aurait fait périr sur les champs de bataille environ un million de Gaulois. Lorsqu'on y ajoute les procédés d'extermination pratiqués à leur égard par une série d'invasions féroces, qui ont eu lieu après César, on s'aperçoit que le nombre des Gaulois dans le pays de la Gaule avait été réduit à une quantité infinitésimale. Au v^e siècle, les massacres ont pris de telles proportions que des cités belges tout entières furent transférées en Germanie (H. Martin). A côté des Cimbres, des Teutons et des Suèves, que de peuples ont fait irruption et mêlé leur sang à celui des habitants de la Gaule !

N'oublions pas aussi toutes les peuplades germanes (Alamans, Saxons, Vandales ou Sarmates), ou les Francs eux-mêmes, qui ont réussi en 438, à s'emparer de la France !...

J'ai essayé d'examiner ailleurs la composition ethnique du sang français. Sans vouloir doser ici ses apports venus de tant de sources différentes, je me borne à en énumérer un certain nombre.

A côté des Basques et des Vascons, il y avait des Phéniciens avec leurs nombreuses colonies, dont la ville de Nîmes a été une des plus importantes. Il y avait ensuite les Sarrasins, les Sarmates et les Slaves avec leurs sous-divisions : les Vandales ou les Vindiles, les Taifales, les Ruthènes, les Agathyrses et les Burgondes (ils ne seraient que Slaves, d'après A. Gaugain) (1).

Ajoutons-y les Pélasges, les Sabins, les Tyrrhènes, les Etrusques

(1) Les Taifales se seraient établis dans le Poitou, de même que les Agathyrses. D'après Le Play, certaines mœurs de communauté agricole, qu'on rencontre dans le Nivernais ou en Auvergne, auraient une origine slave... Les Ruthènes se retrouvent surtout sur les bords de l'Aveyron...

établis sous les noms de Protiades aux environs de Marseille et tant d'autres peuplades romaines ou grecques.

Il y a ensuite celles, sémitiques comme les Phéniciens, des Maurisques ou des Juifs. Le nombre de ces derniers, à en juger d'après les prescriptions de la loi Gombette (an 500), a dû être considérable.

Les Juifs qui furent chassés par l'Inquisition ont encore augmenté leur chiffre en France. Plus tard, de nombreuses colonies juives se convertissent collectivement et se fondent avec le reste de la population...

Les races ouralo-altaïques, donc les peuplades finnoises, ougriennes, mongoles comptent aussi de nombreux représentants en France (1).

(1) Topinard, Collignon, Guilbert signalent leur présence chez les Bigoudens (au sud de Quimper) ; le Dr Roujon dit les avoir rencontrés en Auvergne, dans le Morvan, en Bretagne ; le prof. Sabatier dans les Cévennes, etc.

Les Huns qui y firent un séjour prolongé, ont amené derrière eux, les Uzes, les Khasars, les Avars, les Cumans et plusieurs autres peuples et races...

La diversité des peuples et des races établis sur le sol français est tout à fait désespérante. Dans le passé lointain exploré par la paléontologie et l'archéologie, nous trouvons encore moins l'unité désirée. La préhistoire relève l'existence des Cavernicoles ou Troglodytes qui auraient habité jadis la France. Le malheur veut que nous n'en savons presque rien. Les centaines de grottes qui nous ont livré leurs crânes, leurs haches de pierre ou leurs instruments illustrés par des images d'hommes et d'animaux, ne nous disent rien qui vaille au sujet de leur origine anthropologique. Il s'agit peut-être de simples anthropoïdes venus on ne sait d'où, représentant on ne sait quoi ?

Les hommes du dolmen qui les suivirent, ne nous livrent rien non plus, au sujet de leur composition ethnique et de leur type anthropologique.

Les monuments qu'ils nous ont légués sont bien nombreux, mais les détails que ceux-ci nous fournissent sont tout à fait nuls.

Dès le moment où l'histoire s'empare de la France, elle ne cesse de nous la montrer en proie aux invasions des peuples et des races, venus de tous les coins du globe. Ceux-ci contribuèrent et contribuent à la formation et à la vitalité du peuple français.

Car l'inondation des Germains ne se fit pas d'un seul coup. Bien au contraire, c'est une invasion séculaire qui commença bien avant l'arrivée des Celtes et ne cessa jusqu'à nos jours.

Ils venaient ainsi de la grande plaine du Nord (Francs et Saxons) ;

du pays de Tanaïs et de ceux situés entre la Mer Noire et la Mer Caspienne (Alains); de la Germanie Centrale (Burgondes); des pays situés entre l'Elbe et l'Oder (Suèves); des vallées du Danube (Visigoths) etc.

Les Normands eux-mêmes, n'étaient en somme, que des Allemands qui s'emparèrent du pays, auquel ils donnèrent le nom de Normandie.

O. Reclus, nous dira avec raison « que nés de mélanges infinis, dix fois plus croisés qu'on ne l'imagine, ayant des ancêtres *blancs, noirs, jaunes*, les Français ne se ressemblent guère. Il en est peu qui aient le même visage, la même taille et la même allure ».

Récapitulons les éléments ethniques qui ont contribué à former le peuple français. Leur dénomination et leur nombre auront de quoi troubler tous ceux qui, à la suite de la science des races vieillotte et in-

complète, croient encore à la pureté des races et à l'unité de leur sang...

Un examen rapide du passé, nous a permis de découvrir dans le sang français, les éléments constitutifs suivants :

Aquitains, Silures, Ibères, Basques, Vascons, Suètes, Libici, Sardones, Conqueraniens, Bituriges, Arvernes, Pictons, Cambolectes, Ageniseses, Andegades, Carnutes, Venètes, Curiosolites, Osismiens, Abricantuens, Auleris, Lexoviens, Lingones, Helvètes, Vandales, Alains, Taifales, Agathyrse, Ruthènes, Polonais, Venedes, Belges, Cimbres, Visigoths, Francs, Burgondes, Saxons, Allemands, Suèves, Phéniciens, Sarrasins, Juifs, Etrusques, Pélasges, Avars, Cumans, etc. Il faudrait peut-être y ajouter également quelques peuples négroïdes. De nombreux crânes valaisans, découverts vers l'année 1900, et datant du XIII^e et du XIV^e

siècle, accusent nettement des types négroïdes (1). Certains crânes armoricains retrouvés dans les mêmes conditions, se rangent dans la même catégorie.

Que dire enfin des temps plus récents ? La diminution de la natalité expose la France, bien plus qu'aucun autre pays étranger, à recevoir des contingents de plus en plus imposants d'immigrés. Le nombre de résidents étrangers qui ne serait en Angleterre, d'après Turquan, que de quatre pour mille et en Allemagne, de huit, atteindrait en France jusqu'à quarante.

La population étrangère croît en outre, en France, treize fois plus vite que l'élément autochtone, c'est-à-dire celui qui y réside depuis quelques générations.

Le Français de nos jours est le

(1) Voir à ce sujet une communication faite à l'*Académie des Sciences*, en avril 1904.

produit d'un mélange ethnique très disparate et très complexe. Dans son sang coule à la fois celui de presque tous les peuples et de toutes les races qui ont eu à jouer ou jouent un rôle quelconque dans la civilisation humaine. Cela n'a pas empêché la France de se placer parmi les premiers peuples de la terre et de devenir une des nations les plus brillantes, les plus admirées et les plus aimées.





II

Autour du mensonge aryen.

C'EST que l'unité du sang n'a rien à voir avec la valeur morale ou intellectuelle d'un peuple. Contrairement à ce que nous a appris Gobineau, dans ses ouvrages empreints d'une ignorance si aimable et si attrayante, les croisements de sang, loin de diminuer, la valeur des peuples et des races ne font que l'augmenter.

Pour s'en convaincre il suffit de comparer la valeur humaine des peuples autochtones des centres de l'Asie ou de l'Afrique, de même que celle des peuplades réfugiées dans

les îles isolées, avec celle des habitants des pays européens ou des Etats-Unis. Et pourtant les premiers n'ont fait qu'évoluer d'après les principes chers à Gobineau et à ses nombreux admirateurs et élèves. On sait avec quelle injustice criante Gobineau avait tenté d'amoindrir, sinon d'annuler la valeur et la grandeur des Français, au profit des Allemands. Pour lui, la France aurait depuis longtemps dit son dernier mot. Elle n'est même plus bonne qu'à être absorbée par sa voisine représentant le peuple le plus aristocratique et le meilleur de la terre. L'Allemagne reconnaissante a su créer presque un culte de Gobineau, dont les chapelles y deviennent de plus en plus nombreuses, sinon des plus prospères. Chose curieuse : la science allemande, réputée grave et profonde, s'est laissée attendrir par les hommages de Gobineau qui désarment pourtant par

leur naïveté souvent grossière et presque toujours fantaisiste.

Le principal titre de gloire de l'Allemagne était, d'après Gobineau, d'avoir su préserver le type et le passé aryens !

Or, circonstance qui ne manque pas d'un certain comique, la race aryenne n'est qu'une simple invention, de même que le type aryen et la civilisation aryenne.

Car, malgré les divisions et les haines que le spectre aryen a semées et sème parmi les hommes, son existence reste encore plus énigmatique que celle des esprits. Tout le monde en parle, mais où est celui qui les a vus ?

Et tout ce que nous disons plus haut, s'adresse également à la doctrine germanique ou l'*Indo Germanique*, d'après laquelle les Germains constitueraient le plus bel ornement de la race dite aryenne.

A. — *Les Aryens ont-ils jamais existé?*

La vérité est l'aliment des Dieux, mais le mensonge est celui des humains. L'erreur a une force de résistance prodigieuse et si la vérité finit par triompher, elle ne le fait souvent qu'au prix des efforts pénibles et grâce au temps qui travaille pour elle. La durée des mensonges dépend surtout de leur importance. Ils résistent d'autant mieux aux attaques de la vérité, qu'il y a plus d'intérêts engagés à prolonger leur existence.

On le constate surtout, dans le domaine religieux, politique et économique, car la mort d'une erreur y atteint directement les hommes et les choses.

La paresse de notre esprit contribue également pour beaucoup à la conservation des erreurs.

La fable si vieille, de *la Cigale et*

la Fourmi, que nous avons apprise tout jeunes et qu'on apprendra à leur tour à nos arrières petits neveux, montre très bien jusqu'où va la passivité de notre esprit. Déjà les Grecs l'enseignaient à leurs enfants. « En hiver, disaient-ils, lorsque les fourmis se délectent de provisions ramassées en été, les cigales, insouciantes et affamées, leur demandent quelques grains. Et les fourmis de leur répondre : « Tu chantais en été, danse en hiver ». Pendant des milliers d'années la même fable résonnait ainsi identiquement aux oreilles.

Les Grecs de même que La Fontaine et tant d'autres fabulistes, ont pu observer ce phénomène évident que d'abord il n'y a point de cigales en hiver. Ils avaient pu voir, ensuite, que les suçoirs de celles-ci ne s'accrochent ni aux mouches, ni aux grains, ni aux vermisseaux. Et c'est encore la cigale qui travaille

et c'est la fourmi qui l'exploite en la chassant souvent des trésors abondants de sève que la cigale récolte avec un suçoir sur les rameaux des arbustes.

Une simple observation de quelques heures aurait pu détruire cette invention mensongère. Eh bien ! n'en doutons point, celle-ci continuera encore à vivre pendant des siècles dans l'imagination de ceux qui nous suivront. Que dire alors des mensonges plus complexes qui s'implantent dans notre âme ! Il a été sans doute facile de les mettre au monde. Souvent une simple affirmation suffit pour leur insuffler une vie séculaire. Mais essayez de défaire ce travail d'une minute d'un cerveau fantaisiste ou simplement mal renseigné et vous vous apercevrez de la difficulté de cette tâche.

Le mensonge aryen a pris naissance dans des conditions bien heureuses. L'humanité paraissait

fatiguée de chercher ses ancêtres égarés dans les ténèbres du passé. Du coup, une voix retentit : « Je connais tes aïeux, ô humanité inquiète et tu les verras au fond de mes livres. Ce sont les Indo-Germains ou les Aryens. C'est à eux que nous devons toutes nos idées et les crânes qui continuent à les produire. C'est à eux aussi que nous devons notre chevelure blonde ou brune, notre taille et notre manière d'aimer les Dieux et le monde ».

Le savant qui parla ainsi ne fut autre que F. Bopp, philologue allemand illustre. L'erreur lancée de sa main légère finit par s'emparer de tous les esprits.

En partant de ce point de vue, que les langues grecque, latine, slave, germanique, ont une certaine affinité avec le sanscrit et les langues asiatiques, il est arrivé à la conclusion que tous ces peuples ont une origine commune et qu'ils se ser-

vaient, à l'aurore de leur vie, d'une langue commune (*Ursprache*).

Cette nation primitive (*Urvolk*), forme le tronc capital sur lequel ont poussé toutes les branches des peuples de l'Europe et des Indes.

Les héritiers de Bopp, loin de demander d'où leur est venue cette révélation étrange, n'ont fait qu'apporter des matériaux considérables, pour rendre la bâtisse plus imposante et plus solide. Les uns ont donc écrit des livres sur la vie intime de ce peuple primitif, tandis que les autres étudiaient ses armes, ses coutumes, sa façon de vivre et de penser. Tout cela nous a valu une littérature vaste, composée de milliers de volumes, où l'on raconte les nombreux exploits d'un peuple qui n'a jamais existé. Que de choses invraisemblables encomrent la doctrine de Bopp et de ses élèves!

En se basant sur le langage de ce peuple mystérieux, on nous infor-

mait qu'il n'avait jamais eu affaire avec la mer. Bien plus, il n'aurait jamais vu ni un lac. ni un poisson, ni une voile, ni les avirons, car tous ces mots manquent dans son dictionnaire. Mais on n'a pas retrouvé, chez eux non plus, un mot signifiant les doigts de la main. Fallait-il en conclure que les Aryens manquaient de doigts ?

Quoi qu'il en soit, les Aryens ont été « lancés », et une nouvelle science, qui avait pour but d'établir leurs origines, procura aux savants un repos bien mérité. A quoi bon chercher dans les dédales de l'histoire nos ancêtres plus ou moins simiesques ? Ne nous a-t-on pas offert du coup un peuple beau et généreux, muni de toutes les vertus et qui répond à toutes nos ambitions ? Tous ceux, et ils étaient nombreux, à qui échut cet héritage grandiose et inespéré, s'en montrèrent reconnaissants et ravis. Avec quelles délices

pouvait-on reprocher aux peuples laissés en dehors du paradis aryen, qu'ils ne sont que des « anaryens » ! Quelle joie de pouvoir se dire qu'on descend en ligne directe de ce peuple merveilleux, dont on précisait la taille, la chevelure, jusqu'à la façon de vivre et de penser !

L'anthropologie et la philologie du xix^e siècle de même que celles d'aujourd'hui n'ont cessé ainsi de chanter la gloire des Aryens. Les poètes et les romanciers n'ont fait que suivre l'exemple donné.

En vain a-t-on trouvé ensuite que cette prétendue langue primitive de l'humanité, à laquelle nous devons les plus vieux livres sacrés, les *Védas*, a été de date bien plus récente. Le pli a été pris, nos croyances s'étant cristallisées sous une certaine forme, il devenait impossible de les modifier.

Et pourtant les *Védas* ne datent, en réalité, que d'un millier d'années

avant Jésus-Christ (Bergaigne). La chose la plus comique, c'est que les mêmes *Védas*, n'auraient aucun caractère aryen ou Indo-Germain (Pischel et Geldner : *Vedische Studien*).

Mais de même que *la Cigale et la Fourmi*, l'autre fable aryenne s'est infiltrée dans nos consciences. Et l'on aura toutes les peines du monde à l'en déloger.

B. — *Dans une forêt de contradictions.*

D'où vient le mot : aryen ? On le retrouve avant tout dans le célèbre recueil d'hymnes sacrées, le *Rig-Veda*. Ses poètes accordent ce nom aux hommes de leur race, les *Aryas*, ce qui veut dire : nobles. On oppose ces derniers aux habitants primitifs du pays, les *Dasyous*, qui occupaient de temps immémorial les vallées de l'Indus et du Pendjab.

Bien plus tard, nous retrouvons le même nom : *Aryas*, appliqué

surtout aux trois castes privilégiées par opposition aux *Coudras*, voués au mépris universel.

Il en était de même dans les contrées iraniennes, où les conquérants sont connus sous le nom d'*Aryas* et se distinguent ainsi des peuplades autochtones. Dans les livres du *Zend-Avesta*, nous trouvons les deux termes, les *Airyanas* opposés aux *Anairyanas*, c'est-à-dire, les Aryens et ceux qui leur sont étrangers.

De nombreux auteurs grecs confirment l'existence de ces termes de même que des peuplades qui en faisaient usage. D'après un des précurseurs d'Hérodote, Helanicus, l'ancienne Perse aurait porté le nom d'*Arya* et pour Hérodote les Mèdes n'étaient que des Aryens.

Que signifie ce nom? Quel est le peuple qui s'en servait? D'où venait-il et quelle était sa destinée? Nous nous trouvons dans une vaste

forêt de contradictions. Bopp faisait dériver le mot de la racine *Ar* aller, ou de celle *Ark* vénérer, tandis que Lassen le rattache au terme *ARarya*, ce qui veut dire : maître. Du reste la signification de ce mot varie constamment dans les livres sacrés de même que chez les philologues. A la rigueur on ne pourrait même pas lui attribuer l'équivalent du mot noble ou maître, car dans certains livres sacrés des Indes le terme *Arya* se rapporte à la troisième caste, les *Vaisya*, et dans certaines parties des Védas ce mot *Vaisya* veut dire peuple ou clan. Chez certains philologues le mot *Arya* signifie : propriétaire, chez les autres : produit de la terre.

Quant aux peuples qui se cachaient sous le nom d'*Aryas* ils viennent nous ne savons pas d'où et se mêlent à des peuplades ayant des origines étranges et également inconnues. On pourrait en para-

phrasant la chanson dire : qui n'est pas *Arya* ? ou quel peuple n'a pas ses *Aryas* ?

On prodigue ce nom tantôt aux Arméniens, aux Scythes, aux Albains. Nous rencontrons même au bord de la Vistule, un peuple nommé *Arii*.

Ce qui a surtout troublé les philologues, c'est d'avoir retrouvé un jour une sorte de parenté entre certaines langues appartenant aux groupes Indo-Européens. En partant de ce point de vue qu'il ne s'agissait que de nombreuses branches d'un tronc commun, on tenait à identifier ce tronc avec le prétendu peuple *aryen*. On prouve facilement ce qu'on tient à prouver. Lorsque nous sommes dominés par une idée préconçue, tout nous est bon pour la faire triompher. Les maîtres de la philologie comparée comme Bopp, Schlegel et après lui, Pott, Schleicher, Benfey, Max Mul-

ler, Curtius, Lassen et quelques douzaines d'autres savants, admirables par certains côtés de leurs œuvres, avaient fini par recréer à l'usage de leurs théories tout un peuple. Ils lui ont fourni non seulement une contrée délicieuse comme résidence, mais aussi des traits physiologiques des plus enviables.

Et pourtant les ancêtres des peuples parlant des idiomes rapprochés ne viennent pas toujours du même pays.

Le dialecte du *Latium* a engendré une quantité de langues dites latines. Mais qui oserait soutenir que les ancêtres des peuples dits latins nous arrivent tous du *Latium* ?

Qu'importe ! Lorsque Franz Bopp eut réussi à prouver que les langues *Zend*, arménienne, grecque, latine, vieux slave, lithuanienne, gothique et allemande, avaient des traits communs avec le sanscrit, le monde

civilisé a cru reconnaître dans les prétendus Aryens qui auraient parlé cette langue, les aïeux cherchés depuis si longtemps de la plupart des peuples civilisés.

Des fantaisies délicieuses ayant pourtant un vernis scientifique, envahirent en même temps la philologie et par ricochet l'anthropologie.

Non contents d'avoir retrouvé la langue-mère, les philologues s'appliquèrent à rechercher et à établir sur des bases solides la grande mère des langues, la véritable langue primitive. Schleicher annonça un jour, qu'il avait découvert les beautés et les lois de cette langue inconnue. Il composa même une fable, dont les termes auraient été empruntés au parler d'une époque bien lointaine, sous ce titre : *Les Brebis et les Chevaux*.

Naturellement, lorsque les autres philologues essayèrent d'analyser

ces mots inusités, ils démontrèrent facilement que tout était faux dans cette fable, y compris son titre.

Mais le branle était donné. Le joyeux enivrement des philologues se communiqua facilement aux historiens et aux anthropologistes. On a reparlé de l'émigration primitive des peuples, on a voulu tracer ses périodes successives de même que le rôle historique des collectivités légendaires. Le passé ténébreux de l'Europe préhistorique a paru s'éclaircir du coup. On a classé les langues et les peuples dans des tiroirs bien rangés qui en se succédant et en se complétant formaient un ensemble de langues et d'agglomération humaines, allant depuis l'Indien et l'Iranien, en passant par l'Arménien, Grec, Italique, Celtique, (Gallois, Breton, vieux Cornique, Gaélique); jusqu'aux peuples germaniques (Gothique, vieux Saxon, Anglais, Hollandais,

Frison, Scandinave) et Balto-Slaves (Slave oriental, Russe, Serbe, Bulgare, Slovène, Croate, et Occidental ; Polonais, Morave, Tchèque, Slovaque, et Polabes). Des liens de sang et de parenté paraissaient unir tous ces nombreux rejetons d'un peuple idéal et l'on avait le droit de croire le problème résolu une fois pour toutes.

Mais les hypothèses, comme des nuages, se chassent mutuellement. C'est ainsi que Johannes Schmidt a lancé une nouvelle théorie, celle des ondes (*Wellen Theorie*), qui a porté un coup mortel à celle de Schleicher.

On nous enseignait donc que des peuples multiples, vivant entre l'Inde et l'Atlantique, parlaient des dialectes rapprochés. Si les voisins immédiats se comprenaient entre eux, les peuplades séparées par des distances plus longues ne pouvaient aucunement s'entendre. C'est la

réunion de toutes ces langues qui aurait ainsi fourni la source riche d'où découlaient les dialectes des peuples modernes.

D'autres savants philologues ont essayé de réconcilier les écoles extrêmes. Une véritable débauche de méthodes et d'interprétations s'en suivit et la vérité tiraillée de tous les côtés, épuisée et fatiguée, a fini par s'évanouir complètement. La doctrine aryenne pleine de contradictions se présenta ainsi au monde étonné dans un accoutrement tellement étrange qu'elle ne soulève plus qu'une commisération profonde devant sa mort inévitable et prochaine.

C. — *Les Germains comme première race du monde.*

Ah! cette « Théorie des vagues humaines! » Elle devait dans la pensée de ses précurseurs aider à la réconciliation des doctrines extrê-

mes. Elle n'a fait qu'exaspérer l'amour-propre et la vanité de tout un peuple. Ses courtisans de plus en plus grisés par le breuvage destiné à leur race favorite, ont fini par oublier toute mesure, toute considération pour les autres nations et agglomérations humaines.

La doctrine paraissait pourtant, en elle-même, des plus innocentes. Il y avait, nous disait-on, quelque part, un peuple privilégié, dépassant tous les autres par sa pensée et son génie. *Ses rejetons dispersés à travers le monde*, y ont semé les germes d'une civilisation supérieure. Ils se sont mêlés aux aborigènes de toutes ces contrées, sans s'y dissoudre complètement. Ce sont eux qui constituent partout l'aristocratie de la pensée et des formes humaines. Ils n'étaient autres que des Germains, venus de l'extrême Nord de l'Europe. Leurs colons ont civilisé la Grèce, l'Italie,

la Perse. D'après Wilser, Ujfalvy, Fritsch, ce sont eux aussi qui avaient créé les civilisations babylonienne, assyrienne, égyptienne. Le Japon et la Grèce leur doivent leur culture primitive. Moritz Wagner, Penka, Woltmann, Lapouge, Gobineau nous diront même que d'une façon générale, partout où il y a une velléité de civilisation quelconque, c'est aux Germains qu'on la doit.

Les Aryens n'ont peut-être jamais existé. Qu'importe. Les Indo-Germains les remplacent avantageusement. Le véritable initiateur des peuples à la vie de la pensée, celui à qui l'on doit tout ce qui nous distingue du monde animal, c'est le Germain, qui équivaut à *l'homo Europaeus flavus* ! Ce peuple primitif était blond, il se signalait par son crâne dolichocéphale. Il avait des yeux bleus et une haute taille. On en retrouve des traces partout,

même chez les Chinois ou les Japonais, aux Indes ou en Italie.

Dans leur ardeur belliqueuse, les adoptés des Germains ont tout annexé, y compris les momies des rois égyptiens. D'après Wilser, même Ramses était un dolichocéphale du type germanique ! Il est vrai que dans les autres pays, en dehors de l'Allemagne, on retrouve peu d'hommes répondant au type idéal germain. La faute en est, d'après Gobineau, Lapouge et leurs camarades allemands, à la mauvaise sélection humaine. Les bruns brachycéphales s'y multiplient comme des insectes et prennent la place due au type noble, au type vraiment germain. Mais il ne faut désespérer de rien. Le type germanique prendra sa revanche. Il compte partout des représentants. D'après A. Wirth, il y a au nord du Japon, des descendants des nobles Germains et la plupart des

Samouraï japonais se rattachent au type blond, devenu roux, sous l'influence du climat asiatique. On les retrouve, d'après Poesche, même en Chine, dans la vallée de Hoang-ho.

La folie aryenne, transformée en folie Indo-Germane, sévit peut-être encore avec plus de véhémence, les intérêts immédiats d'un peuple étant intimement mêlés à sa prépondérance politique.

Car dès le moment où les Germains constituent le type le plus noble de l'humanité, comment pourrait-on décemment leur refuser la domination du monde ? Cet orgueil et cette suffisance des créateurs et des adeptes de la théorie germanique, a fortement rejailli sur l'âme du peuple allemand. Les idées semées par quelques douzaines de savants, ont peu à peu poussé des racines à travers toute la terre germanique. A cela quoi d'éton-

nant? N'avons-nous pas vu même des Français, Italiens ou Anglais, emboîter le pas à leurs confrères germaniques et proclamer la décadence des peuples latins en général et des Français en particulier. Tous ces peuples devraient, y compris le peuple anglais, passer, avec le temps, sous la domination germanique.

L'épidémie aryenne et indo-germanique est sans doute une des plus graves qu'on ait jamais pu diagnostiquer dans le domaine de la pensée. Les philologues et les historiens les plus prudents n'ont pu se mettre à l'abri de ses ravages.

Ernest Renan lui-même, malgré son scepticisme délicieux, s'était laissé prendre (1) aux attraits de cette quasi science. Lui aussi, il s'est laissé fasciner par ses clés, pourtant fausses, devant lui ouvrir

(1) *Histoire Générale et système composé des langues sémitiques.*

le paradis des mystères des langues et des peuples. Que de comparaisons ingénieuses Renan n'a-t-il pas faites à cette occasion, entre les races sémitiques et les races indo-germaniques ! Entraîné par sa propre dialectique, n'a-t-il pas déclaré un jour que « la race sémitique comparée à celle indo-européenne, représente réellement une combinaison inférieure de la nature humaine. » Les sémites se distinguaient, pour lui, par une absence de complexité de nuances ; et c'est pourquoi ils allaient instinctivement vers le monothéisme, au lieu d'adorer une multiplicité de principes. C'est pourquoi aussi, ils n'avaient ni mythologie, ni philosophie, ni science. Ces généralisations nous font aujourd'hui sourire. On venait à peine de célébrer les noces de la science avec le dogme aryen et Renan n'osait même pas l'effleurer de ses soupçons. Il considérait les

Aryens comme une réalité et leur opposait une autre réalité, celle des Sémites, que le temps ne devait pas non plus épargner...

Que dire alors d'autres savants qui n'avaient ni le tact, ni la modération de Renan !

A un moment donné, Max Müller, qui fut un des protagonistes de la doctrine aryenne, fut tellement effrayé par sa déformation, qu'il se mit à protester contre les exagérations qui menaçaient de discréditer sa chère doctrine.

Un anthropologiste, clama-t-il, qui croit à l'existence de la race aryenne, du sang aryen, des yeux ou de la chevelure aryenne, commet le même péché qu'un philologue, qui voudrait nous parler d'un dictionnaire dolichocéphale ou d'une grammaire brachycéphale. Aryenne veut dire une langue et rien de plus.

Protestations vaines et tardives,

car rien n'a pu arrêter les élans des aryanisants ou des germanisants.

Un Woltmann dira, par exemple, qu'il n'y a plus à douter que l'humanité a évolué sous l'influence de cette race germanique du nord qui a atteint, dans toutes les branches, le sommet de la civilisation. Ce qui les a surtout aidés à réaliser toutes ces merveilles, c'est l'organisation la plus parfaite de leur cerveau. Le célèbre anthropologiste nous apprendra entre autres, que les plus grands génies de l'humanité, étaient des « pur sang » Germains (*Vollblutgermanen*), comme Leonardo da Vinci, Rembrandt, Galilée, Rubens, Voltaire ou Kant. Le génie germain est du reste tellement fort qu'il éclate même dans les cerveaux empoisonnés par le mélange de bruns et de brachycéphales. C'est ainsi que Dante, Shakespeare, Raphaël, Michel-Ange, Goethe ou Beethoven sont

grands, car Germains, malgré le pigment plus brun de leur peau. Tout ce qui est noble et hors ligne dans toute l'humanité, provient des Germains.

La papauté, affirme Woltmann, de même que la Renaissance et la Révolution française, découlent de la mentalité germanique et ont été réalisés par des cerveaux germains. Ce sont les Germains qui ont créé l'Italie moderne, en lui offrant son unité et sa moderne organisation politique. Ce sont eux aussi qui ont créé son industrie et sa puissance de grand Etat.

Woltmann démontrera même, en se basant sur les racines philologiques des noms propres que, non seulement, tous les hommes illustres de la Renaissance étaient ses compatriotes, mais que même les Français les plus authentiques ne sont considérés comme tels que, parce qu'en changeant de nom, ils

ont trompé la vigilance des Germains.

Le vrai nom de Gounod ne serait que Gundivald, celui de Diderot serait Tietroth de même que Buonarotti est Bolmrodt ; Tasso, Dasse ; Giotto, Jotte ; Vinci, Wincke ; Velasquez, Velashisc ; Murillo, Moerl.

Dans son ouvrage sur *Les Germains en France* ce savant a fait des découvertes tout à fait extraordinaires. Le génie investigateur d'un Sherlock pâlit singulièrement en regard des déductions ingénieuses auxquelles se livre un Woltmann pour découvrir le sang et les origines germanes égarés pendant le cours des siècles.

Houston Chamberlain ne fera que confirmer la thèse de Woltmann Il précisera même ce fait, que depuis le sixième siècle avant J. C., jusqu'à nos jours, toutes les inventions, tous les grands actes des humains et de l'humanité, nous

viennent en ligne directe des Germains.

La civilisation arabe, nous dira-t-il, est sans la moindre consistance ; les Mongols détruisent, mais ne créent point ; les Juifs et les Sémites ne font qu'imiter les Germains, tandis que ces derniers en donnant leur sang aux Italiens, créent la Renaissance, l'art et la science. L'humanité arriva au degré suprême de son évolution par les Germains, qui, constitués comme race et peuple, donnent le ton aux autres nations. Ils les mèneront vers le sommet de la puissance et de la perfection. L'histoire de la civilisation telle que la présentent Chamberlain et l'école germanique, n'est que le développement successif de la pensée réalisée exclusivement par les Germains.

Ce poison dangereux infiltré, depuis des années dans les consciences allemandes, y a provoqué

des ravages considérables. Et pourtant, il suffit d'examiner sans parti pris, cette pseudo-science anthropo-historique, pour s'apercevoir de son néant. Mais les nations, comme les individus se laissent facilement griser par la flatterie. Lorsque celle-ci favorise en outre nos intérêts, les flatteurs ont beau jeu. Leurs paroles deviennent alors des paroles d'Évangile. On y croit d'autant plus, qu'on a plus d'intérêt d'y croire.

Le nombre d'adeptes des Germains devant remplacer les Aryens, s'est singulièrement accru ces dernières années.

En même temps le culte de Gobineau de même que la popularité de Vachez de Lapouge, ont considérablement augmenté de l'autre côté du Rhin.

La folie des grandeurs qui sévit chez certains Allemands, a trouvé pourtant ses racines, avouons-le humblement, en France.

Il suffisait d'appliquer logiquement les données principales des sélections sociales de M. de Lapouge de même que celles de l'inégalité des races de Gobineau, pour obtenir cette nouvelle science de la suprématie et de la conquête allemandes : nécessaire, bienfaisante et inévitable.

Les deux illustres Français ont tellement médité des Celtes ou des Alpains et glorifié à ce point les Germains, que ces derniers n'avaient qu'à s'implanter là où leur place était tout indiquée.

C'est ainsi, par exemple, que M. Reimer, un des disciples les plus conséquents et les plus logiques de la suprématie indo-germaine, nous gratifiera d'une théorie devenue dans beaucoup de cas le catéchisme préféré des pangermanistes et des politiciens sanguinaires d'outre Rhin.

L'auteur de l'*Allemagne panger-*

maniste a le mérite d'être sincère. Il a aussi, celui de donner une forme pratique aux rêves et souhaits exprimés par ses maîtres et devanciers.

Comme la race germanique est la plus noble et la plus capable d'assurer le bonheur de l'humanité, tous les autres peuples doivent nécessairement lui céder la place. Il lui faut, avant tout, *plus de terre*.

Ses nations les plus voisines et en premier lieu, la France, l'Autriche et l'Italie, devraient donc lui abandonner leurs provinces.

Les pays scandinaves, de même que la Hollande, germanique d'origine, s'accommoderont encore plus facilement de la domination allemande.

Mais il ne s'agit point de conquérir les pays. Ce qui est le plus important, c'est d'assurer la vitalité du peuple germanique en détruisant autant que possible toutes les races,

y compris les Celtes, les Alpains, les Sémites, en somme tous les brachycéphales, qui d'essence inférieure, ne peuvent que paralyser les progrès de la première race du monde.

Mais comment s'en débarrasser ? M. Reimer a mis à profit la doctrine des « sélections sociales », de M. de Lapouge.

D'après ce dernier, il s'agirait de détruire d'une « façon aimable », les déchets sociaux, c'est-à-dire, les types inférieurs « en leur facilitant, ou au besoin, en leur procurant la débauche et l'alcool à titre gracieux ». Ceci s'applique aux individus qui, n'ayant pas commis de crimes, ne peuvent pas être légalement supprimés. Quant aux criminels, M. de Lapouge leur offre la guillotine sur la plus grande échelle.

Il donne en revanche, aux échantillons germains, qui lui sont chers, des avantages autrement précieux.

C'est à eux de régénérer l'humanité. A eux aussi le privilège d'engendrer des enfants dans toutes les occasions qui leur seront offertes. Dans sa sollicitude pour les hommes de demain, M. de Lapouge entrevoit même une organisation spéciale devant faciliter la distribution aux femmes des spermatozoïdes provenant des hommes forts...

N'insistons pas.

C'est de cette façon que notre éminent sociologue croit pouvoir doter le monde d'une humanité nouvelle !

Il nous promet même qu'au bout d'un siècle ou deux « on coudoierait les hommes de génie dans la rue » et que « l'on obtiendrait une génération d'optimistes se contentant de tout » !

M. Reimer, à son tour, nous dit que, dans l'empire germanique considérablement agrandi par ses conquêtes sans merci, les non Ger-

maines « seront condamnés à la stérilité ». Un reste de sentiment humain, caché dans un coin obscur de son âme, lui fait professer quelque pitié à l'égard des pauvres gens privés de cheveux blonds et de crânes dolichocéphales ! Il faudra, sans doute, diminuer leur nombre, sinon les détruire « mais il ne faut pas les traiter avec cruauté ni avec mépris ». Il leur offre, avant leur disparition prochaine, quelques adoucissements, sous forme de salaires plus élevés ou de retraites pour leur vieux jours.

Avec une générosité touchante, il admet également, qu'il y a quelques provinces en France, comme la Normandie, l'Artois, ou la Picardie, qui, d'origine scandinave, mériteraient un traitement particulier. Les habitants de ces provinces étant presque des cousins seraient par cela même dignes d'être considérés comme des « citoyens germains »,

contrairement « aux autres demi-germans ».

Ceci a son importance, car la caste inférieure des « demi-germans », n'aura plus, naturellement, le droit de s'allier aux Germains « pur sang », ni d'occuper des situations privilégiées.

De même que M. de Lapouge, M. Reimer ne sera guère tendre pour le catholicisme. Celui-ci sera abandonné aux demi-germans. Mais la religion catholique pourrait, quand même, obtenir quelques faveurs, si elle poussait ses fidèles vers le célibat et la stérilité, afin de diminuer leur nombre et de priver de la sorte le vaste empire germanique de ses sujets inférieurs.

Cette nouvelle humanité sera autrement forte que celle qui la précède. Tout, jusqu'au sentiment de la solidarité, y recevra des empreintes nouvelles. C'est ainsi « qu'un Germain ne sentira plus

battre son cœur en présence d'un brachycéphale ».

Pour assurer l'avènement le plus prompt de la cité future, M. Reimer prêche la guerre inévitable et immédiate avec la France, afin de détruire un pays dont la faillite morale et raciale est une chose consommée.

L'Allemagne compte des nombreux Reimer et des armées de gens qui se laissent guider par leurs théories tout à fait enfantines, malgré leurs aspects redoutables.

Il n'est pourtant pas sans danger de vouloir exaspérer à l'infini l'amour-propre national. On n'excite pas vainement un être vivant. Il en est de même des peuples entiers, auxquels on inculque un orgueil inhumain et des vanités qui peuvent tourner en guerres fratricides.

Voilà pourtant où aboutissent logiquement les doctrines des races avec leurs croyances en peuples orga-

du passé aryen, il n'y a rien de réel, ni derrière cette littérature de fantômes, ni au fond de nos croyances enracinées depuis si longtemps. Je ne connais pas de vaudeville aussi bouffon que toute cette littérature d'anthropologie aryenne. Elle traite gravement, dans des centaines de volumes, de la psycho-physiologie, des mœurs et de la civilisation d'une race qui n'a jamais existé. Il suffit de confronter les données principales, mises en circulation par les représentants des dogmes aryens, pour s'apercevoir où peut aboutir la naïveté des savants secondée par la crédulité du public.

Les Aryens ou ce qui revient souvent au même, les Germains, nous sont venus de l'Orient, déclare Virchow; de l'Inde, dira Schlegel; de l'Asie, affirme Link; de la Bactriane, dira Pictet; du pays situé entre l'Oural et la mer du Nord (Huxley); du sud-ouest de la Sibérie (Piètre-

ment); du centre et de l'ouest de l'Allemagne (Geiger et Loeher); du Nord (Jules de Klaproth)... Non, protestera Omalius d'Halloy, les Aryens n'étaient que des Européens...

Les philologues se montrent aussi divisés que les anthropologistes. Les Aryens sont venus du sud-ouest de l'Europe, d'après F. Müller : de l'Asie Centrale, affirment avec ardeur Jacob Grimm, Pott ou Schlegel. De la Volga, dira Schrader. Non, de la mer Baltique, lui répondra non moins énergiquement H. Hirt. Si nous ne savons pas d'où ils sont venus, c'est-à-dire si nous ignorons leurs origines, nous ne connaissons même pas quels étaient leurs traits distinctifs. Ils avaient des têtes courtes, dira Tylor. Aucune-ment, elles étaient longues, affirmeront Huxley et Poesche. Afin de réconcilier les deux adversaires, Quatrefages déclarera gravement que les Aryens présentaient deux types

différents : les uns avaient des têtes longues, et les autres des têtes courtes. Donc déjà divisés ! Pauvres Aryens ! Tandis que Gobineau et son école s'extasiaient devant leurs chevelures blondes, leurs têtes dolichocéphales et leurs tailles très grandes, Sergi nous enseignera que les Aryens étaient tout simplement bruns et petits. Leurs migrations, leur façon de civiliser les autres peuples, donnent lieu à autant de contradictions. Il en est de même de leurs occupations, de leur façon d'agir et de penser. Tout devient sujet à discussion, y compris même leur langue et leur alphabet.

Un beau jour, une joie indicible s'empara des aryanisants. On a découvert, vers l'année 1880, un véritable peuple arien. A l'abri des influences du dehors, il a su garder intactes la physionomie et la mentalité aryennes. Il s'agissait des fameux Galtchas, vivant dans la haute

vallée de Zérafchane. Les savants y accoururent. Ils constatèrent alors avec une tristesse profonde que parmi ces rejetons les plus authentiques des Aryens (?), il y avait des bruns, des blonds, des hommes à tête large et à tête longue, ayant des tailles grandes et courtes...

Mais la légende aryenne n'est point morte. C'est que les préjugés, comme tous les mensonges, ont la vie dure. Et probablement pendant des siècles encore, les humains continueront à se quereller au sujet de leurs prétendues origines ou de leurs mentalités aryennes ou anaryennes !



différents : les uns avaient des têtes longues, et les autres des têtes courtes. Donc déjà divisés ! Pauvres Aryens ! Tandis que Gobineau et son école s'extasiaient devant leurs chevelures blondes, leurs têtes dolichocéphales et leurs tailles très grandes, Sergi nous enseignera que les Aryens étaient tout simplement bruns et petits. Leurs migrations, leur façon de civiliser les autres peuples, donnent lieu à autant de contradictions. Il en est de même de leurs occupations, de leur façon d'agir et de penser. Tout devient sujet à discussion, y compris même leur langue et leur alphabet.

Un beau jour, une joie indicible s'empara des aryanisants. On a découvert, vers l'année 1880, un véritable peuple arien. A l'abri des influences du dehors, il a su garder intactes la physionomie et la mentalité aryennes. Il s'agissait des fameux Galtchas, vivant dans la haute

vallée de Zérafchane. Les savants y accoururent. Ils constatèrent alors avec une tristesse profonde que parmi ces rejetons les plus authentiques des Aryens (?), il y avait des bruns, des blonds, des hommes à tête large et à tête longue, ayant des tailles grandes et courtes...

Mais la légende aryenne n'est point morte. C'est que les préjugés, comme tous les mensonges, ont la vie dure. Et probablement pendant des siècles encore, les humains continueront à se quereller au sujet de leurs prétendues origines ou de leurs mentalités aryennes ou anaryennes !





III

Et la race latine ?

CAR si nous vivons sur un fonds de vérités reconnues et conquises par des efforts séculaires, nous nous nourrissons également de mensonges inconscients ou avérés. La politique internationale en est pleine.

Dans ce domaine, les mensonges s'étalent avec une impudence rare. Ils servent même souvent de base pour le rapprochement ou l'hostilité des peuples. Quoi, par exemple, de plus abracadabrant que la conception de la race latine, dans laquelle rentrent au même titre les

Français, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Roumains, les Argentins, les Brésiliens et plusieurs autres peuples de l'Amérique centrale!

Je me suis trouvé tout récemment invité à un banquet où les représentants de plusieurs peuples appartenant à la... race latine, fêtaient les triomphes de la République portugaise. En examinant les têtes de mes sympathiques et éminents commensaux, j'ai été frappé de la divergence de leurs types façonnés par la dissemblance de leurs milieux ambiants. On pouvait y constater la présence de presque tous les spécimens humains, y compris même ceux de provenance négroïde. Et l'ironie du terme : peuples de race latine, m'apparut alors dans tout ce qu'il avait de faussement conventionnel. Cela n'a du reste point empêché de nombreux orateurs de proclamer, au dessert, l'unité du

sang formant l'unité de la famille latine...

Pourtant derrière ces divergences physiologiques, on sentait une ressemblance autrement profonde. Une parenté d'aspirations idéales planait dans l'air. Celles-ci rapprochaient les assistants bien plus que n'aurait pu le faire une identité de l'angle nasal ou de l'indice céphalique.

Une émotivité analogue, fruit d'une éducation similaire, animait leurs visages du même sourire ou crispait leurs lèvres des mêmes grimaces. La même joie illuminait, en ce moment, leurs regards qui s'élançaient avec la même ardeur vers l'avenir. N'ont-ils pas été penchés, dès leur enfance, sur les mêmes catéchismes de beauté et d'idéal?

Qu'importent les liens de leur naissance! N'ont-ils pas tous fait le pèlerinage d'Athènes, de Rome, de Paris? Ils ont vénéré ensemble plusieurs dieux et les immortels leur

ont donné maints traits spirituels en commun. Ils ont été touchés par les mêmes rythmes des formes et les mêmes grâces de la pensée séculaire grecque ou latine. Il en est descendu au fond de leurs âmes une clarté des visions rapprochées, et souvent même un fonds pareil de préjugés ou de mensonges. Ils ont compris, de même façon, certains mystères et méconnu de même certaines vérités. Tout cela leur a fait goûter fraternellement les douceurs et les amertumes de la vie.

Car, ainsi que l'a dit si éloquemment Anatole France, la civilisation hellénique et romaine « comme la Jérusalem nouvelle, a vu venir de toutes parts à elle des enfants qu'elle n'avait point portés dans son sein ». Elle se donne à des ravisseurs étrangers et enfant dans toutes les races, sous tous les climats de nouveaux Euphorion toujours plus savants et plus beaux.

La communauté latine ne sera pas un vain mot, tant qu'elle sera basée sur la même culture, source d'où découlent nos pensées, ces créateurs ingénieux et invisibles de notre vie.

Il est temps de rejeter nos conceptions grossières et enfantines. *Non, ce n'est pas l'indice céphalique qui façonne nos âmes, mais ce sont nos âmes qui façonnent nos indices céphaliques.*

Ce n'est pas la craniométrie qui opère les rapprochements entre les peuples ou crée leur parenté, mais c'est leur façon analogue de souffrir ou de jouir de la vie. Il s'agit là des qualités abstraites et par cela même réelles et durables. Car l'idée est toujours plus forte que la matière. Le concret n'est que le fils de l'abstrait, comme la matière n'est que la fille de la pensée.



IV

La chimie des impondérables...

LA force de l'idée n'est pas un vain mot ! La pensée influe même directement sur notre corps. Rien de plus troublant que cette petite expérience. Suggérez à une personne hypnotisée qu'elle réalise un mouvement du bras droit et celui-ci augmentera de volume. Donc une simple idée d'un mouvement imaginaire amène des modifications complexes dans notre organisme et influe sur notre sang. Que dire alors de l'influence de notre Intelligence tout entière, dont dépend notre

mode de penser, d'être et d'agir. Que de transformations profondes et incessantes son action ne doit-elle pas provoquer dans notre organisme? Lorsqu'on envisage leur étendue, on comprend aisément que l'intellect forme ou transforme notre structure.

Un facteur inconnu, et qui vient seulement d'être enregistré par la science, ne fait que fortifier cette thèse. Il s'agit de l'influence des quantités infinitésimales et de leur répercussion sur notre organisme. Les parcelles de substance qui entrent en jeu dans les réactions physiologiques, sont souvent presque *impondérables*, c'est-à-dire qu'aucune balance ne peut plus les apprécier. Comment peser le millième d'un milligramme? Or, il reste établi qu'une petite dose du *dix millionnième de milligramme* par litre de certains sels métalliques, agit encore sur la fermenta-

tion du lait. La minime quantité d'énergie lumineuse, dégagée par *un dix milliardième de milligramme* de carbone, est perçue par notre rétine.

D'après Charles Richet, on parvient à distinguer deux litres d'eau, dans l'un desquels on a mis 0 gr. 000,01 de phtaléine.

Naegeli a démontré que des composés métalliques solubles peuvent encore tuer des cellules végétales, dans une *sextillionième* atténuation.

Absorbées par l'organisme, ces quantités infinitésimales y produisent des révolutions insoupçonnées. Que devient la pureté des races sous l'influence de la panmixie des peuples ou du croisement des parents, issus de nations différentes ? La chimie des impondérables, qui est en train de se créer, aura, entre autres, une action calmante sur les folies anthropologiques. Disons plus :

celles-ci s'évanouiront, comme les cauchemars, à la lumière du jour. Les prétendus savants apercevront alors à leur tour cette vérité pourtant si simple : *que les races ne sont que des fantômes. Il n'y a que les individus qui constituent des réalités. Chacun de nous a sa personnalité physiologique et chimique.* Sait-on les modifications que la moindre intoxication, la moindre maladie ont provoquées dans la composition de notre sang ?

Pureté des races ! Collectivité des types physiologiques ! Votre nom n'est que mirage ou illusion ! Si nous voulons absolument diviser les humains, pensons plutôt à nos âmes qui, baignées dans les mêmes idées, et engendrées par la même culture, nous offrent des modes analogues d'envisager les choses et les êtres. Pensons, en un mot, aux traits sublimes de nos intellects et de nos consciences qui distinguent

les hommes et en font les rois des êtres...

Il y a quelque chose de plus fort que l'unité fictive du sang, qui relie les peuples. C'est l'unité de leur culture, la parenté de leurs langues, qui a rapproché leurs mentalités et leurs âmes. Imbus des principes matérialistes, nous n'admettons pas la prédominance de l'idée sur celle du sang. Une tête brachycéphale ou dolichocéphale avec ou sans prognathisme; les différences des formes nasales qui font diviser les hommes en lepto-platyr-ou mésorrhiniens; les différences dans l'angle : facial, sphénoïdal, pariétal ou des condyles : les divisions d'après la largeur ou l'épaisseur de la face, nous en imposent bien plus que la façon d'envisager identiquement les devoirs envers la patrie et l'humanité ou une émotivité identique devant la beauté...





V

**Nous oublions nos âmes divines
et ne pensons que trop à
leurs enveloppes
disparates.**

RIEN de plus illusoire, de plus passager que les distinctions physiologiques établies entre les humains. Semblables aux objets flottant sur la surface d'une eau courante, elles se trouvent facilement enlevées et détruites.

Dans notre modestie excessive ou irraisonnée nous avons tort d'oublier les différences profondes qui nous séparent des animaux.

C'est notre cerveau qui façonne notre vie et nous permet de nous exposer aux milieux ambiants les plus contradictoires et les plus variés. Sous l'influence des conditions extérieures, nos différences physiologiques se transforment et s'adaptent au type courant, créé par l'ambiance. C'est ainsi que la vaste et incessante migration des peuples à laquelle nous assistons, ne détruit point les nationalités. Les immigrants tendent à se rapprocher physiologiquement et mentalement du type dominant.

C'est ce qui nous explique la possibilité de survie du peuple américain, exposé plus que n'importe quel autre à recevoir non seulement des immigrants attirés par la beauté de sa vie ou les charmes de sa civilisation, mais aussi les pires déchets de l'humanité qui y accourent de tous les coins du globe. Et cette nation composée d'éléments aussi

hétérogènes et parfois d'une « digestion » des plus difficiles, nous offre l'exemple d'un pays des plus vivants, des plus unis et des plus imposants au point de vue de son énergie nationale, de la généralité de son type et de l'harmonie de ses aspirations politiques, morales et intellectuelles.

Les théories eugéniques, ayant en vue la multiplication des humains, d'après des règles chères aux éleveurs de bétail, seraient sans doute irréprochables si la valeur des hommes ne dépendait que de leurs poids ou de leur taille; de l'abondance de leur chevelure ou de la longueur de leurs jambes. Mais ce qui est bon pour l'élevage des porcs ou des bœufs, ne l'est pas toujours pour la formation des humains. Et nous nous abaissons singulièrement en pensant ainsi.

Il faut croire à notre supériorité sur les autres animaux pour leur

être réellement supérieurs. Il faut surtout agir comme si nous leur étions supérieurs. Et comme notre passé historique ne nous permet point de rêver à une pureté de sang des yorkshires ou de certaines espèces de moutons, consolons-nous d'être des humains au sang mélangé, mais ayant une âme toujours divine et par cela même perfectible, sans limites...

Le spectacle de la vie américaine est tout à fait rassurant pour les peuples en général et pour ceux, condamnés à vivre surtout grâce aux éléments venus du dehors, en particulier. Plus un peuple est fort, plus est grande sa facilité d'absorption des qualités étrangères.

On s'en doutait un peu. Et rares sont ceux qui osent encore soutenir de nos jours la persistance d'un type physique et moral pendant une série de générations, malgré la modification du milieu où celui-ci

évolue. La discussion ne porte point sur le principe. On l'admet généralement. La discorde commence, lorsqu'il s'agit de fixer le nombre de générations nécessaires pour opérer la conformité du type, avec le milieu ambiant. Passe encore au point de vue intellectuel et moral, nous dit-on. Mais au point de vue physiologique, on croyait d'ordinaire qu'il fallait au moins une dizaine de générations, avant que les qualités distinctives eussent pu se dissoudre dans l'ambiance créée par la vie intégrale d'un peuple.





VI

Y a-t-il une psychologie collective des peuples?

DE même que dans le domaine anthropologique, la notion des races succombe également au point de vue psychologique. A mesure qu'on étudie les prétendues races ou plutôt les nations à travers les âges, on s'aperçoit combien leurs qualités considérées comme innées, ont varié ou disparu avec le temps.

J'ai démontré, dans le *Préjugé des Races* en me basant sur des

centaines d'exemples, que les travaux les plus réputés et consacrés à la psychologie collective, se trouvent complètement démodés et hors d'usage au bout de quelques, sinon d'une seule génération.

L'Allemagne avant 1860 et celle d'aujourd'hui représentent deux peuples complètement différents. Toutes les qualités qu'on avait attribuées aux Germains de la première moitié du XIX^e siècle, jurent singulièrement avec celles dont ils font preuve aujourd'hui. Les Suisses étaient jadis connus comme des soldats; aujourd'hui ils ne sont que des hôteliers.

Les Juifs qui s'occupent aujourd'hui du commerce et passent pour des âmes paisibles, détestant les armes et la guerre, remplissaient les fonctions de mercenaires vers le II^e siècle avant J.-C. Les *Juges* sont pleins d'exploits héroïques des Juifs et de même que dans le poème de

Debora, la guerre se trouve vantée et exaltée.

Sous les Macchabées, les Juifs étaient réputés comme des soldats les plus vaillants et les plus courageux. Et les Juifs qui n'étaient en somme que des éleveurs de bétail et laboureurs de la terre se sont transformés, avec le temps, en commerçants. Or, il ne faut point oublier ce détail piquant qu'ils paraissaient détester et mépriser le commerce, dès l'origine de leur histoire. Dans l'ancienne Judée, le commerce fut même abandonné aux trafiquants phéniciens et égyptiens.

Dans notre ignorance, nous attribuons à certains peuples des défauts qui sont ceux de tous les humains. On ne cesse ainsi de railler les Français comme ayant un sentiment très exagéré de leur propre valeur. Or, de même que les individus, presque tous les peuples pèchent rarement par un excès de modestie.

Les louanges sans doute excessives que Victor Hugo a prodiguées à la France comme « nation marquée », à la ville de Paris « cité mère » « l'éternel flambeau ou la Ville-Lumière », se retrouvent sous d'autres formes dans la conscience des autres peuples et chez leurs grands écrivains et poètes.

En commençant par les Hottentots qui s'attribuent ces trois noms : « Premiers des Hommes », « Vrais Hommes », « Hommes des Hommes », et finissant par les Allemands, les Américains du Sud, du Nord, du Centre et les Anglais, quel est le peuple qui soit exempt de cette vantardise ou de la mégalo-manie nationale !

Tandis que les Chinois revendiquent le privilège d'habiter « l'empire du Milieu », les Musulmans espèrent toujours conquérir le monde entier au nom et au bénéfice du Prophète. Les peuples agoni-

sants de même que ceux qui naissent à la vie semblent animés de la même certitude de leur valeur, en comparaison des autres peuples et races.

Un nègre des plus représentatifs, et qui incarne en lui les meilleures espérances de gens de couleur, n'a-t-il pas développé devant moi cette thèse, que, comparés aux nègres, les orgueilleux Américains du Nord ne représentent qu'une race inférieure et déchue.

« Que voulez-vous, me disait-il, faire d'un peuple qui n'a plus ni estomac, ni cheveux, ni dents ».

Tous les psychologues des Japonais, y compris Vacher de Lapouge, en parlent, avant la guerre avec les Russes, comme d'un peuple manquant complètement d'instinct de conquête et d'expansion.

Aujourd'hui, ce jugement nous fait sourire.

Tous les anthropologues con-

vaincus, qui ont eu l'occasion de s'occuper de la psychologie collective, n'ont pas hésité un instant à chercher un instinct spécial pour le commerce et l'usure chez les Juifs. Chose plus réjouissante : ils l'ont trouvé. Il est indéniable et indiscutable, déclarent les Duhring, les Houston Chamberlain, des légions de savants et des millions de leurs adeptes. En le faisant, ils ont soin de ne plus se souvenir des tristes antécédents historiques, qui ont fait de certains aïeux germains, les échantillons les plus rapaces et les plus sanguinaires que le commerce et l'usure aient jamais connus.

Ils avaient oublié Luther lui-même stigmatisant avec véhémence les grands marchands germains, qui non seulement ruinaient le peuple, mais dévoraient les petits commerçants comme les brochets dévorent les petits poissons.

Un auteur allemand, peu suspect

de sévérité à leur égard, Geyser von Keyzerswertz leur dira même, qu'ils étaient des usuriers et des exploit-teurs bien plus éhontés et rapaces que ne le furent jamais les Juifs. Ils accomplissaient des actes de brigandage, non seulement à l'égard de leurs confrères, mais affamaient le peuple, en faisant monter les prix des articles de première nécessité.

Et tandis que les Allemands se livraient à l'usure et à un commerce condamnable et illicite, les Juifs créaient l'industrie de la soie en Grèce ou des teintureries en Italie.

Cet instinct invincible pour le commerce et l'usure devient presque comique, lorsqu'on passe en revue les occupations des juifs dans certains pays. Dans la Russie méridionale, il y a toute une peuplade juive, les Karaïtes, qui s'occupent de l'agriculture. Pour les autres provinces russes où l'habitation des campagnes leur est interdite, les

juifs à côté du commerce, s'occupent de travaux manuels.

D'après le Dr Ig. Zollschan, lorsque les juifs commencèrent à s'expatrier de la Roumanie, il fallut arrêter pour quelque temps, la construction des maisons à Jassy et à Bucarest, car les plombiers et les maçons de ces villes se recrutaient surtout parmi les émigrés.

Notons que les populations juives de New-York, Londres ou Paris comptent cent fois plus de prolétaires et de victimes du *Sweating system* que de banquiers ou de commerçants.

Dans le Yemen, la population juive s'occupe presque exclusivement de l'agriculture ; celle égarée parmi les Arabes se voue à la fabrication des armes ; tandis que les juifs d'Amsterdam sont connus surtout comme tailleurs de pierres précieuses.

Les Arabes primitifs n'étaient

dans leur pays que des êtres grossiers, ne pouvant s'élever au-dessus de la chasse et du brigandage. Mais ils conquièrent la Perse (vii^e siècle), l'Espagne (viii^e siècle) et une partie des Indes (ix^e siècle). Et dans tous ces pays, ils changent complètement de caractère. Ils deviennent de grands conquérants, de grands savants, de grands collectionneurs de livres. Ils se transforment en poètes, en législateurs et en architectes.

Les Romains, de simples pâtres et paysans qu'ils étaient, sont devenus au cours des siècles, des guerriers, des législateurs, des moralistes. Car les caractères et les âmes des peuples, fondent et se transforment sous l'influence du milieu ambiant. Le climat, les occupations, les sciences et les inventions, le voisinage et les lois, la prospérité commerciale et industrielle, la présence ou l'absence de grands hommes, des guerres heureuses ou ma-

lencontreuses, autant de facteurs qui font et défont l'âme, la conscience ou le caractère national. La race y entre également pour quelque chose, autant que ses vertus se trouvent nettement cristallisées et *restent à l'abri* des influences du dehors et des mélanges ethniques en dedans.

Or, cette condition se réalise rarement, sinon jamais. Et tenons ceci pour certain, qu'une grande invention, comme celle des chemins de fer ou une grande perturbation politique qui fait regagner ou perdre la liberté d'un peuple, fait souvent plus pour l'évolution et la caractéristique de son âme que le résidu incertain de ses origines raciales.

Les peuples en modifiant les raisons qui les font prospérer et vivre, se transforment à vue d'œil. Ils prennent en même temps la physionomie de l'emploi.

Leurs changements successifs rappellent souvent ces modèles de grands peintres qui, habillés d'une autre façon, prennent, grâce au génie de l'artiste, l'expression et l'aspect des personnes qu'ils sont censés incarner.

Rembrandt fait à tour de rôle de son père, un docteur, un Turc, un capitaine à hausse-col et à plumet, un Ponce-Pilate, un banquier au milieu de ses comptes et un roi juif à long manteau. Et le vieux meunier à qui le plus grand des peintres a insufflé cette série des types opposés, nous vaut des créations immortelles, admirables de vie et de vérité.

Quoi de plus impressionnant que *l'Homme au Casque d'or*, du même Hollandais ! Aucun chef-d'œuvre de la peinture ne nous donne une image aussi douloureuse et effroyable de la guerre. Ce visage maigre et ravagé ; les paupières qui s'abais-

sent avec une tristesse indicible, devant les horreurs des carnages; les joues creusées; les moustaches coupées court et dures comme de l'acier; la jugulaire, le casque et le hausse-col qui prolongent la sévérité de ce visage mélancolique, habitué à regarder la mort.

On dirait un vieux guerrier, blanchi dans des campagnes sans nombre. Et celui qui l'a incarné, le frère de Rembrandt, n'était qu'un simple boutiquier.

La vie est un génie encore plus grand que les créateurs de tous les temps. Sous son souffle puissant tout croule et tout se transforme. Du peuple des commerçants, elle fait des guerriers, et des sauvages, les hommes les plus raffinés de la terre.

L'âme d'un peuple ou d'une prétendue race, n'est qu'un éternel devenir. Les peuples changent de qualités et de mentalités. Leur

psychologie collective n'est point fataliste. Elle n'oblige pas un peuple à rester éternellement supérieur ou inférieur, vicieux ou vertueux, lâche, malhonnête ou sublime. Tous nous portons en nous l'étincelle divine et la possibilité de modifications et de perfections.

Après tout, la profession qu'on exerce fait plus pour le contenu de nos consciences que la composition indécise et légendaire de notre sang. Tandis que la psychologie professionnelle a des bases réelles et profondes dans les habitudes et des besoins provoqués par l'exercice d'un métier et la rivalité entre les gens voués aux mêmes occupations ; celle collective des peuples reste suspendue entre le ciel et la terre, vivant des phrases et des observations superficielles.

Les banquiers américains, français ou allemands ont sans doute des affinités d'âme bien plus inti-

mes que des hommes de lettres et des financiers français.

Il en est de même des propriétaires des usines, des entrepreneurs des travaux de construction ou des fournisseurs des armées de terre et de mer.

Les fondateurs et les exploiters des *trusts* américains, ont dépassé en rapacité et dans leur manque de scrupules, les Arméniens, les Juifs, les Levantins, les Français, les Anglais et les Allemands réunis.

Car la morale d'une profession subit elle aussi, les conditions du milieu.

Les Rockefeller, originaires de la France du midi; les Gould, descendants des Juifs allemands; les Vanderbilt, qui retrouvent leurs aïeux parmi les rois écossais, se sont signalés et se signalent encore de nos jours, par les mêmes procédés d'accaparements financiers ou commerciaux, par la même cruauté et la

même insouciance à l'égard du sort de leurs victimes.

Tout un monde d'idées morales sépare un juif, comme Jésus-Christ ou Spinoza d'un M. de Rothschild, de même qu'il y a un gouffre infranchissable entre les aspirations, la mentalité et le caractère d'un homme politique, comme Disraëli et d'un poète, comme Henri Heine.

A mesure que l'Humanité avance, les raisons et les qualités organiques des peuples cèdent leur place aux qualités d'âmes, engendrées par les occupations qui absorbent et forment notre vie.

Le journalisme de chaque pays civilisé a sa presse *jaune*, accusant la même ardeur dans la diffusion des nouvelles sensationnelles qui dégradent et empoisonnent la conscience collective.

Partout où il y a un certain bien-être et une certaine liberté de presse, il existe une classe spéciale d'écrit-

vains, connus sous les noms de maîtres chanteurs et de diffamateurs professionnels. Partout aussi, quelles que soient leurs origines sociales, ils montreront le même manque de scrupules, la même rapacité à se procurer des gains illicites et la même passion dans le dénigrement de leurs contemporains.

La presse, dite « nationaliste ou patriotarde » se distingue sous toutes les latitudes géographiques, par la même haine et le même mépris de l'étranger et par le désir de pousser aux guerres et à la guerre. Elle sème avec la même passion les haines entre citoyens qu'entre les peuples et États voisins. Elle se sert partout des mêmes phrases, fait appel aux mêmes mauvais instincts des hommes et prend partout le même aspect de la vertu.

La nécessité de faire accepter certaine marchandise, oblige ceux qui la débitent, à avoir recours aux pro-

cédés et jusqu'à des tournures de phrases analogues.

Et d'ordinaire après avoir traîné dans la boue la dignité humaine des autres, ils perdent complètement la leur, y compris leurs consciences et la noblesse de leur vie.

Les professionnels de ce genre de littérature finissent même par acquérir des ressemblances physiques, malgré les milliers de kilomètres qui les séparent, tellement notre vie intérieure influe à son tour sur la distinction ou la bassesse de nos traits.

La source d'où découlent nos moyens de vivre, rejaillit ainsi sur notre mode d'agir et de penser et par cela même sur la formation de nos caractères.

Il y a une psychologie spéciale des rentiers, comme il y a celle des ronds de cuir, des soldats, des écrivains, des artistes, des fonctionnaires d'Etat, des joueurs, des financiers, des commerçants, des

artisans, des politiciens, des paysans ou des ouvriers.

Il est stupide et antiscientifique de condamner en bloc des peuples entiers. Au sein de chacun d'eux se trouvent des êtres capables de crimes abjects ou de vertus héroïques.

Les peuples inférieurs ou foncièrement mauvais sont ceux que les circonstances du milieu ambiant, rendent inférieurs ou mauvais.

Toutes les unités ethniques sont capables d'évoluer et tous les peuples peuvent arriver au sommet de la puissance morale et intellectuelle.

La noble compétition par le travail, l'apothéose de la pensée et de la conscience humaine, la beauté impérissable des qualités altruistes et divines, voilà les bannières de la nouvelle psycho-physiologie des peuples, établie sur les ruines de la doctrine implacable et sangui-naire des races.



VII

**Tous les peuples sont cousins
avant de devenir frères...**

POUR tous ceux qui ont étudié sans parti-pris la formation des peuples modernes, cette question n'a du reste aucune importance. Depuis plusieurs siècles, il n'y a plus ni races pures, ni peuples formés d'unités ethniques nettement définies.

A. Qu'est-ce que l'Allemagne au point de vue anthropologique ? Les Polonais, les Obotrites, les Wends et tant d'autres peuplades et peuples

slaves ont sans doute contribué pour beaucoup à sa formation. Et Nietzsche qui, du reste, était d'origine polonaise, nous dira que les véritables Germains émigrèrent à l'étranger et que l'Allemagne actuelle n'est qu'une station avancée du... monde slave...

Peuple disparate, nous dira-t-il, fait d'un mélange et d'un pêle-mêle indescriptible de races, les Allemands sont pour eux-mêmes plus insaisissables, plus indéfinis, plus contradictoires, plus inconnus, que les autres peuples ne le sont à eux-mêmes...

Une ironie bien étrange pèse sur le sort historique des Prussiens. Etant à la tête de l'Allemagne, ils sont convaincus qu'ils personnifient la race, le sang et les traditions allemandes. Or, les Prussiens primitifs n'avaient rien de commun avec les Allemands. Leur nom véritable était Borusses. Ils avaient

même une langue spéciale différente des dialectes germains et qui a disparu de la terre, il y a à peine trois siècles. On en retrouve des traces de parenté avec la langue lithuanienne, qu'on parle encore aujourd'hui dans la Lithuanie russe, dans les provinces de Kovno, Vilno ou Grodno; ou dans les contrées allemandes situées sur les deux rives de la Mémel.

Il suffit de parcourir les pays de l'Allemagne du Nord, pour s'apercevoir que ce sont les Slaves qui en formaient, jadis, la population principale.

Des deux côtés de l'Elbe, de la Vistule ou de l'Oder, tous les noms des lieux ont des racines slaves. Et lorsqu'on y rencontre des noms allemands, on peut être sûr d'avance qu'il s'agit de créations modernes.

On y voit également, des traces de Mazoviens ou des Mazures; il y a également des Cassoubes. Dans

les provinces les plus germanisées, on rencontre, dans l'idiome des paysans, une quantité de mots slaves.

Que ce soient les Allemands du Nord, du Centre ou du Midi, ils accuseront de même que les Français, des aïeux les plus disparates. En vain, les traditionalistes allemands veulent avoir recours à Tacite, pour rappeler leurs origines illustres. Car la description des Allemands, faite par le grand historien, ne répond aucunement aux traits physiologiques des Allemands de nos jours. Et ce serait une preuve de plus, du mélange des races qui s'est opéré dans la vaste Germanie.

Et, tandis que la Prusse professe le plus grand mépris pour les Slaves et surtout pour les Polonais, tout leur crie les traces profondes et indéracinables que ces derniers ont laissées sur la terre allemande. Aux bords de la Sprée même, nous trou-

vons encore de nos jours, une île de Wendes purement slave. En tous cas, les Alamans qui ont donné leur nom à l'Allemagne, n'avaient fourni qu'un nombre insignifiant d'habitants, à côté de tant d'autres peuples et races qui ont constitué l'Allemagne moderne.

On nous dit pourtant que ce sont les Allemands du Midi qui seraient les véritables Allemands. Une déception cruelle nous attend de même de ce côté, car les anciens Bavares (Baïouvares), auxquels la Bavière doit son nom, n'étaient pas Germains non plus. Ils étaient frères ou cousins des Marcomanes, peuplade Scythe ou Slave, qui habitaient également la Bohême,

Que dire, enfin, de nombreux émigrés que la Prusse avait attirés dès la fin du XVIII^e siècle. Rappelons qu'au temps du Grand Electeur, Frédéric Guillaume, on admettait que le tiers des habitants de la ville

de Berlin (environ six mille) étaient d'origine française. Les réfugiés venus de France y occupaient des quartiers entiers et peu à peu se sont fondus dans la population allemande.

Lorsqu'on ajoute aux Français des Juifs, si nombreux à Berlin, de même que des Slaves, de toutes provenances, combien restera-t-il de sang pur allemand dans la capitale de l'Allemagne moderne ?

Vers la fin du XVIII^e siècle (en 1776) la population prussienne tout entière, comprenait près d'un tiers d'étrangers et de leurs descendants. Nous avons vu, du reste, quel rôle important ont joué dans la guerre de 1870, les descendants réfugiés français, qui brillèrent parmi les gallophobes les plus redoutables et les plus implacables.

Et dans tout ceci, comment reconnaître le véritable apport du sang germain ? Contentons-nous de

souligner ce fait, que sa quantité réelle disparaît presque totalement dans le mélange des peuples et des races de toutes provenances qui ne cessent de se fusionner dans le creuset gigantesque que leur offrent la culture et la politique allemandes.

B. Les Italiens me pardonneront difficilement mes doutes sincères sur leurs origines romaines. Il suffit pourtant de se rappeler la composition de leur sang, pour comprendre que celui des Romains ne peut y entrer que pour une dose infinitésimale. Les autochtones du pays appartenaient aux Sicanes et aux Liburnes, peuples africains par excellence. Ils avaient subi les invasions des Pélasges avec leurs nombreuses subdivisions : les Messapiens, les Peucetions, les Oïnotres, les Opisques, les Iapyges, les Apuliens... Qu'étaient-ce que les Ombriens qui peuplèrent l'Italie

centrale? Ils n'étaient pas en tout cas des Latins, à en juger par leur langue et leur grammaire, si distinctes de celle des Romains.

Et les Etrusques qui se répandirent à travers toute la péninsule? Pour les uns, ils étaient Slaves; pour les autres, Celtes. Beaucoup d'anthropologistes leur attribuent même des origines sémitiques. Ils n'avaient en tout cas, d'après Bréal, rien de commun avec les peuples indo-européens. Viennent ensuite les Longobards, les Byzantins, les Gaulois, les Egyptiens, les Grecs, les Espagnols, les Slaves, les Angevins, les Juifs, les Normands, les Sarrasins, les Bretons, les Germains... Et les fameuses sept collines? Elles étaient bien petites et leur population tout à fait insignifiante. Mais au moins l'origine latine de celle-ci reste incorruptible? Pas du tout, nous répond l'anthropologie historique. Ces villages minuscules étaient

habités depuis l'époque où l'histoire s'en empare, par des Lucères étrusques, des Argiens pélasgiques et des Sabins, qui eux-mêmes n'étaient point des Latins.

Qu'on vienne nous parler encore des Italiens modernes, comme descendants directs des Romains. Et précisément parce qu'ils sont issus de tant de races, les Italiens forment un peuple très grand et infiniment compréhensif. Leur présent est glorieux et leur avenir apparaît sous des couleurs encore plus radieuses. J'ai eu l'occasion d'étudier la grandeur de l'Italie, au moment même où l'on proclamait en Europe sa décadence; aujourd'hui, je vais dans mes prévisions peut-être bien plus loin que ses patriotes les plus ardents...

Du reste le passé anthropologique de toutes les nations accuse le même phénomène de panmixie générale, un mélange extrême d'origines et

de sang. Que ce soit l'Angleterre ou la Grèce, la Russie ou la France, tous les pays sont logés à la même enseigne.

La Grande-Bretagne, grâce à sa situation privilégiée, aurait pu échapper à la règle générale. Pourtant, l'anthropologie historique y découvre des types mongoloïdes et africains, sarmato-germaines et ibériques, sans parler des Français, Allemands et tant d'autres mélanges plus modernes.

C. Les Juifs, qui se vantent de la pureté de leur sang, ne peuvent le faire qu'en fermant les yeux devant l'évidence historique. Ils étaient peu nombreux, lors de leur arrivée en Palestine et ils s'y croisèrent ensuite avec les Arabes, les Philistins, les Hittites et tant d'autres peuplades, dont les origines nous échappent. Ils donnèrent leur sang à une quantité de nations et reçurent en

échange le leur. Rappelons, entre autres, que toute une peuplade turque, les Chazars s'étaient convertis au judaïsme. Celui-ci, a fait en outre de nombreux prosélytes dans tous les mondes et parmi toutes les races.

Et chose plus caractéristique : tandis que les Juifs passent pour une des races les plus exclusives, qui avait su sauvegarder ses qualités anthropologiques, malgré ou plutôt contre la pression de tous les autres peuples, nous nous apercevons aujourd'hui, que toutes nos notions admises sont des plus erronées.

Renan nous dira même que les Juifs ne constituent point une race, ils ne sont qu'une fédération religieuse.

Jud, qui fait autorité dans la matière, leur contestera même les origines sémites. Les peuplades qui habitaient la Palestine, nous dira-

t-il, étaient des Chananéens et des Philistins qui n'étaient point sémites. D'après lui, les Juifs appartiendraient à la race alpine.

Maspéro et Hitzig prétendent même que les Philistins qui contribuèrent dans une si grande proportion à la formation du peuple juif, étaient d'origine... aryenne.

D'autre part Luschan attribuera les mêmes origines aryennes aux Hittites.

Si tout cela était vrai, les Juifs ne pourraient même pas être considérés comme des Sémites. Et les Juifs, devenus ainsi, de provenance Alpine ou Aryenne, quel coup douloureux pour tous les psychologues et les anthropologues, qui sur la foi de leur origine sémite, les ont dotés d'une psychologie spéciale, analogue à celle des Arabes.

Mais comme les Juifs présentent des types anthropologiques différents, il a été presque impossible de

les enfermer dans un seul ou même deux compartiments. Leurs traits physiologiques de même que leurs vertus ou défauts psychologiques si différents et si variés d'après leurs professions ou leurs habitations semblent s'évader de toutes ces généralisations.

Pour obvier à cet inconvénient, on nous a enseigné que les Juifs présentent deux types opposés : les *Sephardim*, qui seraient d'origine espagnole et les *Aschkenasim*, de provenance germano-polonaise. Les premiers seraient réellement des Sémites, tandis que les seconds, devraient être considérés, comme ayant des origines...aryennes. (Vogt, Broca, etc.)

Renan, Ripley et plusieurs autres historiens et philologues, renoncent purement et simplement à cette casuistique superflue. Ils affirment qu'il n'y a pas de race juive, pour la raison bien simple que les Juifs

se sont de tout temps mélangés avec les autres peuples et races.

Lorsqu'on leur applique les mensurations anthropologiques, on s'aperçoit aisément que celles-ci varient d'après les pays qu'ils habitent et les occupations qu'ils exercent.

Comment parler encore d'une race juive, tandis que toutes les données de la science anthropologique paraissent contredire, comme à dessein, toutes les classifications établies !

D. Demême que les individus, les peuples ne sont point grands par leurs origines historiques. Le nom ou le nombre de leurs ancêtres plus ou moins douteux, n'ont aucune signification. Ce qui importe, c'est leur trésor intellectuel et moral, les vertus altruistes de leurs âmes et le rayonnement de leur pensée à travers le monde.



VIII

Les gaietés de la craniologie.

L'ARRIVÉE des Barbares ne cesse de nous inquiéter. Celui qui vient du dehors, fait toujours l'effet d'un être inférieur, d'un parvenu qui n'aspire qu'à se chauffer au soleil qui luit depuis longtemps dans le pays de son immigration.

Les esprits prévoyants ou simplement haineux ne cessent de se demander ce que deviendront les nouveaux arrivants au milieu de la population aux aspirations divergentes. La psychologie collective des peuples y répond victorieusement. Rien

de plus impressionnable que nos consciences. Elles subissent avec une facilité surprenante toutes les influences ambiantes. Exposés aux mêmes bienfaits ou méfaits de l'enseignement et de la même mentalité, les immigrants se transforment à vue d'œil. C'est ainsi que les Irlandais ou les Siciliens, les Juifs ou les Allemands deviennent, à la première génération, des citoyens Américains, de même que les Italiens se transforment en Argentins ou Brésiliens. Les nouveaux citoyens ne le cèdent en rien aux anciens au point de vue de leurs passions chauvines ou de leur antipatriotisme. Tout dépendra des milieux où ils sont destinés à vivre ou à évoluer.

L'uniformité de plus en plus grande de la civilisation humaine ; le rapprochement effectué entre le mode d'agir et de penser des peuples, leur intercommunication de plus en plus intense et suivie, ren-

dent cette adaptation morale et intellectuelle de plus en plus facile.

Et les différences physiologiques qui divisent les humains ? Si minimes qu'elles soient, ne tendront-elles pas à séparer pendant des siècles les nouveaux habitants de ceux établis depuis longtemps dans le même pays ?

Je me suis efforcé d'élucider cette question ailleurs (1), en me basant sur l'étude de nombreux spécimens humains, transplantés dans des climats et des pays divers.

J'y ai constaté que les différenciations caractéristiques des prétendues races humaines ne résistent point aux influences du milieu. Pourtant, lorsqu'il s'agissait des caractères craniologiques, il m'a paru bien plus prudent de n'admettre leur variabilité qu'au bout de quelques générations, Car n'ou-

(1) Voir le *Préjugé des Races*.

blions point que l'indice céphalique a passé, de tout temps, pour un caractère presque immobile. Celui-ci avait différencié à tout jamais les peuples et les races.



Fig. 1.

Crâne brachycéphale.

L'indice céphalique est de 85,40.

La craniométrie, avec sa sœur, la céphalométrie, ont sans doute plus fait pour diviser les peuples que leurs modes de penser et de vivre. On a cru à tort pouvoir distinguer

la valeur de l'intelligence d'après la forme ou la grandeur du crâne. On sait les exagérations regrettables et parfois d'un comique irrésistible,



Fig. 2.

Crâne dolichocéphale.

L'indice céphalique est de 74,19.

dans lesquelles sont tombés de nombreux écrivains, comme Gobineau, Lapouge, Ammon ou le plus implacable parmi les sectaires des races, Houston Stewart Chamber-

lain, l'anthropologiste favori de l'Empereur Guillaume. Nous avons vu, combien dans leur culte des crânes dolichocéphales (1), ils ont surtout exalté les Germains, les *prétendus* représentants de leur type préféré. Or l'étude comparative des crânes humains révèle ce fait curieux que la dolichocéphalie, qu'on a voulu nous imposer comme l'aristocratie des humains, se rencontre surtout chez des peuplades sauvages et primitives.

L'indice céphalique idéal, au-dessous de 76, signe des peuples supérieurs comme les Germains, qui d'après les germanisants, seraient par cela même destinés à

(1) Indice céphalique constitue le rapport *entre la plus grande longueur* (diamètre antéro-postérieur maximum) et la *plus grande largeur* du crâne (diamètre transverse maximum). Cet indice varie dans les races humaines de 71,20 à 85,60. Les crânes longs sont dolichocéphales; les crânes larges ou ronds sont brachycéphales.

diriger le monde, se rencontre également chez les Négrés-Krous ou chez les Achantis en Afrique ; chez les Tasmaniens en Océanie ; chez les Papous ou chez les Aïnos ; chez les Esquimaux ou les Botocudos.

La sous-dolichocéphalie se trouve représentée au même degré chez les Japonais, les Tatars, les Chinois du Nord, les Esquimaux, les Iroquois, chez les Français du Roussillon, les Sardes, les Belges, les Flamands, chez les insulaires des îles Salomon, chez les Polynésiens, etc., etc.

Chose plus significative : à mesure que notre civilisation progresse, le nombre des têtes larges, des brachycéphales, augmente pour cette simple raison que pour contenir plus de faits et d'idées, notre tête doit augmenter en grandeur.

Un Gobineau ou ses adeptes, en se lamentant sur la disparition des dolichocéphales, accusent par cela même une ignorance profonde des

lois de l'évolution craniologique. Car l'enseignement *agrandit* nos cerveaux et perfectionne leur forme (Broca).

Mais combien de temps faut-il pour opérer ce changement visible ?

L'influence de la forme craniologique et sa répercussion sur la richesse et la valeur de nos idées sont sans doute nulles. Elles importent quand même au point de vue de la classification extérieure des humains.

Il y a en outre une loi de coordination organique qui fait suivre un changement de plusieurs autres. Lorsque les éleveurs arrivent à allonger le bec d'un pigeon, ils s'aperçoivent que la langue s'est allongée en même temps. Lorsque le grand cerf irlandais acquiert ses cornes gigantesques, son crâne s'épaissit, afin de pouvoir supporter leur poids. On constate en même temps chez

lui un renforcement des vertèbres cervicales; les vertèbres dorsales s'élargissent, tandis que les jambes antérieures grossissent et deviennent plus fortes. Le crâne plus ou moins étroit amène naturellement certaines modifications dans les dimensions de nos angles faciaux et frontaux. L'homme n'en est ni plus ni moins moral. Il n'en est pas pour cela plus ou moins bête ou génial. Mais il se distingue de son entourage. Et c'est déjà beaucoup pour les professionnels ou les amateurs des mensurations anthropologiques. Ils les exploitent avec d'autant plus d'ardeur que tous les autres traits distinctifs n'ont en comparaison du crâne presque aucune valeur. Ni la taille, ni le poids de l'homme, ni la couleur de ses cheveux, ni celle de sa peau, ne peuvent sérieusement peser dans une balance vraiment scientifique.

Autre chose, nous disait-on, est

la forme du crâne. Celle-ci est non seulement des plus significatives, mais ce qui est plus important, elle paraît se jouer des influences du temps et du milieu...





IX

Dans un laboratoire des peuples.

IL y a deux ans environ j'ai reçu d'un anthropologiste américain des plus distingués une lettre, où il a bien voulu me reprocher la prudence excessive de mes conclusions au sujet des variations cranio-logiques chez l'homme. Il a insisté sur ce fait que l'indice céphalique chez les immigrants américains change souvent à la première génération et varie d'une façon radicale à la deuxième.

La traduction de mon volume aux Etats-Unis venait à peine de

paraître. Les grands organes de ce pays, se trouvant d'accord avec une lettre publique du président Roosevelt, attirant l'attention sur mon *Préjugé des Races*, lui consacraient des études empreintes d'une extrême bienveillance. Les lecteurs américains avec cette vivacité charmante et intelligente à la fois, ont bien voulu m'envoyer leurs observations, confirmant certaines de mes thèses, jugées, par des anthropologistes, trop révolutionnaires.

Ils insistaient surtout sur les travaux de leur *Commission d'Immigration*, dont les mensurations et les observations concrètes ne faisaient que corroborer les déductions théoriques et les idées directrices de mon travail sur l'évolution et l'avenir des races.

Ladite Commission a bien voulu me communiquer ultérieurement et je ne saurais assez l'en remercier, maints de ses rapports.

Celui consacré aux changements corporels observés chez les descendants des immigrés (1) me paraît cependant des plus concluants. Ce document est d'une importance capitale pour l'avenir de l'anthropologie. Elle pourra y puiser des faits précis, qui rectifieront ses erreurs et détruiront plusieurs de ses préjugés.

Grâce aux travaux si consciencieux de ladite Commission, il nous a été permis d'examiner de plus près le sort réservé à la formation des têtes si distinctes qui séparent les immigrés juifs venus de l'Europe orientale, des immigrés italiens, arrivés de la Sicile.

Et le chassé-croisé de ces crânes

(1) *Changes in bodily form of descendants of immigrants*. Senate, Washington 1910.

La *Immigration Commission* est composée de cinq sénateurs, trois députés et plusieurs autres membres savants recrutés en dehors du Congrès. Elle dispose de sommes considérables qui lui permettent d'avoir recours à des mensurations sur une très grande échelle...

si divisés, qui font presque des efforts visibles pour se rapprocher du crâne américain moyen, est un des phénomènes physiologiques les plus impressionnants...

La Commission avait à se préoccuper avant tout de ces deux questions :

Y a-t-il des changements manifestes dans le type physique des immigrés aux Etats-Unis, sous l'influence du milieu environnant ? Dans l'affirmative, quelles formes prennent-ils ?

Des centaines de tables statistiques qui résultent des mensurations opérées sur des milliers d'enfants dans les écoles et en dehors des écoles, sous la surveillance étroite de nombreux savants et employés se trouvant au service de ladite Commission, s'efforcent de tirer au clair et de synthétiser les observations et les faits rigoureusement contrôlés.

Voici, par exemple, une série de diagrammes qui prouvent que tandis que l'indice céphalique des enfants juifs nés à l'étranger et transplantés aux Etats-Unis est, à l'âge de 5 ans, de 85.0 et à 12 ans de 84.6, le même indice céphalique chez les enfants *nés* aux Etats-Unis est de 83 à l'âge de 5 ans et de 82.3 à l'âge de 12 ans. Pour les enfants d'origine sicilienne la proportion se présente sous la forme suivante :

Un Sicilien né à l'étranger accuse à l'âge de 5 ans 80.8, à l'âge de 12 ans 78.9; mais lorsqu'il vient au monde aux Etats-Unis son indice céphalique sera à l'âge de 5 ans de 80.1 et à 12 ans de 82.1.

Comparons ces chiffres significatifs et nous nous apercevrons bien vite, combien ces deux types si distincts, tendent à se rapprocher, une fois placés sous l'influence identique du milieu américain.

Car tandis que le Sicilien et le

Juif nés au dehors accuseront, le premier, un indice céphalique de 80.8 et le second de 85.0 ; venus au monde aux Etats-Unis, ils se rapprocheront en ce sens que le premier n'aura que 80.1 et le second 83.0 ; mais à l'âge de 12 ans, tous les deux feront un saut prodigieux et le Sicilien remontera à 82.1, tandis que le jeune juif descendra à 82.3 ! Et tous les deux, ainsi modifiés dans leur forme craniologique, se rapprocheront de la moyenne américaine.

La formation de la tête des enfants des immigrants venus au monde aux Etats-Unis se rapproche du type américain en proportion directe des années de séjour de leurs parents dans leur nouvelle patrie. Les enquêteurs le prouvent en s'appuyant sur une série de mensurations faites sur les enfants nés de parents ayant demeuré aux Etats-Unis plus ou moins de dix ans.



X

Les crânes subissent l'influence du milieu.



ous donnons à notre tour un diagramme et un dessin tendant à illustrer la thèse soutenue par la Commission d'immigration. Le graphique (fig. 3) montre clairement comment les deux types, si distincts en Europe, tendent à se rapprocher aux Etats-Unis. Notons que les enquêteurs ont opéré sur environ douze cents enfants. Le dessin (fig. 4) représente le changement général subi par la forme de la tête. D'un côté, le dessin n° 1 représente

la tête moyenne d'un Juif né au dehors; n° 2 celle d'un Sicilien né dans les mêmes conditions; n° 3 une tête moyenne d'un enfant juif ou sicilien, né aux Etats-Unis, de parents immigrés, qui y ont sé-

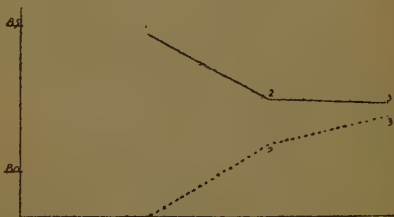


Fig. 3.

La ligne d'en haut représente les têtes des Juifs nés à l'étranger. La ligne d'en bas représente les têtes des Siciliens nés à l'étranger. Elles partent de 1, et suivent en se rapprochant vers le chiffre 3. Si différentes que ces têtes soient au début, elles tendent peu à peu vers une moyenne américaine.

journé plus de dix ans. On y relèvera, entre autres, ce phénomène curieux : tandis que la longueur de la tête des jeunes Juifs augmente, sa largeur diminue. Chez les Sici-

liens, un phénomène contraire se produit : la longueur diminuée cède la place à la largeur qui augmente. Et cette contradiction flagrante dans l'évolution craniologique tend à produire une moyenne où disparaissent les différences essentielles qui séparaient autrefois les deux types craniologiques, venus de pays différents et ayant évolué dans des conditions opposées.

Ces changements survenus chez les enfants à l'âge tendre, se maintiennent du reste d'une façon permanente durant toute l'époque de leur croissance. Des mensurations nombreuses opérées sur des adultes siciliens et juifs, jusqu'à l'âge de vingt ans, ne laissent persister, sous ce rapport, pas le moindre doute.

Suivant la loi de la coordination organique, les autres parties de la tête se trouvent également modifiées. Donc à côté de l'indice céphalique, la largeur ou la longueur de la tête

et du visage tendent à se rapprocher du type américain moyen.

Il serait inutile d'insister sur l'augmentation du poids ou de la taille des enfants. Leur variabilité

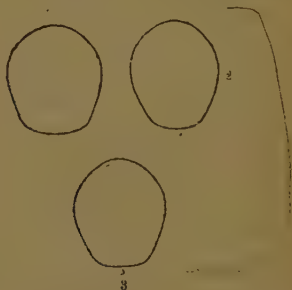


Fig. 4.

1. La forme de la tête des Juifs nés à l'étranger. — 2. La forme de la tête des Siciliens nés à l'étranger. — 3. La tête moyenne des Juifs et des Siciliens nés aux Etats-Unis, après un séjour de plus de six ans de leurs parents.

d'après les conditions d'existence est un fait prouvé depuis longtemps. Les conditions économiques du pays agissent d'une façon tellement sensible sur le développement physique des habitants, que d'après

les enquêteurs américains, la crise et la panique de l'année 1893 ont eu des effets désastreux sur les dimensions corporelles des immigrés.

Ce qui nous impressionne surtout dans ces rapports bourrés de chiffres et de mensurations, c'est la disparition sous l'influence du milieu ambiant, des traits considérés comme les plus persistants.

Lorsqu'on ajoute en outre que ces modifications forment une des bases essentielles de la division des humains en races ou variétés, on s'aperçoit facilement que l'adaptation aux conditions du milieu peut atteindre des proportions insoupçonnées.

Cette constatation ouvre des horizons radieux pour l'avenir des peuples qu'on se plaît à considérer comme inférieurs, tandis qu'ils ne se trouvent que momentanément distincts de ceux qui les observent ou examinent.



Conclusion

LA conception des races sorties d'entités implacables, dans lesquelles on parquait les humains, comme des variétés chevalines ou bovines, a fait son temps. Le mot race survivra sans doute encore longtemps tandis que son contenu, vide de sens, aura perdu toute signification. Les hommes ont toujours fait bien plus d'efforts pour faire damner leurs âmes qu'il ne leur en aurait coûté pour les sauver. Ils garderont ainsi ce terme quasi scientifique qui sème la haine et le mépris injustifié de nos semblables, au lieu de le

remplacer par un mot, accusant la fraternité humaine.

Mais les esprits avisés n'y verront plus que le synonyme des pays et des patries. Notre mentalité rehaussée et mieux renseignée n'insistera plus sur des différenciations physiologiques prétendues immuables, là où il n'y a que des aspirations politiques, morales ou intellectuelles différentes.

On bannira cependant de notre vocabulaire le terme : peuples organiquement supérieurs ou inférieurs, car il n'y a que des peuples plus ou moins civilisés, plus ou moins adonnés, dans certaines conditions, au lucre ou à l'idéal.

On comprendra également que rien n'est plus comique que de se servir de certaines définitions comme par exemple : race ou mentalité aryennes.

Celles-ci ne constituent que de simples inventions. Elles rappellent

l'erreur commune à ceux qui ont lancé de bonne foi cette croyance à travers le monde et ceux encore plus nombreux, intellectuels ou simples ignorants, qui l'ont adoptée grâce à la paresse de leurs esprits...

Pauvre troupeau humain, condamné à digérer des mensonges qui le font souffrir, au lieu de se nourrir des vérités qui le rendraient heureux.

Nous vivons surtout sur un fonds de mots mal compris ou dont le sens a dévié. Toute notre vie politique, une des conditions essentielles de notre bonheur, se trouve influencée par des termes ayant un sens falsifié ou simplement vicié. Ce breuvage terrible que Platon avait déjà dénoncé, nous ne cessons de le boire jusqu'à la folie haineuse qui offense le ciel et fait souffrir douloureusement les mortels...

Cette vérité acquise devrait être surtout chère à la France. Ce n'est

qu'en vertu de leurs esprits et de la « couleur » de leurs âmes que les Wallons, Roumains, les Alsaciens ou les Allemands établis en France ou en Argentine deviennent avec le temps des... Latins.

Il faut s'adresser à la pensée des peuples et conquérir l'âme des peuples. La « russification », la « germanisation », l'« ottomanisation », et tant d'autres procédés de destruction des nationalités, se montrent vains et stériles.

La Bohême resta anéantie sous le joug autrichien pendant plusieurs centaines d'années. Son peuple avait été rayé de la liste des vivants. Sa langue et sa littérature avaient même disparu. Mais la petite étincelle nationale demeura immortelle sous les montagnes de cendre. L'orage ayant cessé de souffler, les Tchèques se sont révélés un beau jour plus Tchèques, plus anti-allemands que jamais.

La petite Crète, héroïque et malheureuse, fera, sous peu, partie de la Grèce, malgré l'obstination turque et l'aveuglement des diplomates.

Il en est de même de la Pologne et de la Finlande dont les consciences, exaspérées par les souffrances, s'agitent et s'imposent au monde.

La conquête brutale des peuples a fait son temps. Il faut charmer leurs âmes et s'imposer à leurs consciences. L'espérance qui gît au fond d'une conscience est plus forte que les coups de matraque portés à notre corps. Les peuples vivent, tant qu'ils ne veulent pas mourir.

La guerre est devenue un métier de dupes. Elle fait verser beaucoup de sang, crée des malheurs à l'infini et ne fait que des conquêtes temporaires et apparentes.

Vous souvenez-vous de cette jolie boutade de Renan sur Jahvé, divi-

nité cruelle, ayant « l'esprit le plus stupide ». Ce terrible dieu qui se plaisait encore au rite des sacrifices humains, pourtant si antipathique au peuple d'Israël, ressemble un peu à ces souverains à vue courte et à leurs diplomates, aux aspirations encore plus limitées, qui croient aux races, sèment la guerre et poussent aux massacres. Une heure a sonné néanmoins pour Jahvé lui-même et il fut remis à tout jamais. L'adoration de ses sauvages appétits de sang fut remplacée par celle d'un être juste et clément, dont le culte se répandit à travers le monde.

Ce ne sont point les armées victorieuses qui forgent et martèlent les destinées. Il n'y a que l'action civilisatrice qui compte. Elle crée, fait grandir et détruit les collectivités. La beauté et la douceur d'une culture s'insinuent dans les forteresses de nos âmes, fermées devant les sol-

dat envahissants. Sur les ruines de la doctrine des races mortes, s'édifie celle des peuples vivants. Elle a déjà conquis les droits sacrés et imprescriptibles des nations, de disposer de leur sort, et par cela même sera chère à l'humanité de demain. Et l'émancipation divine des âmes et des esprits, délivrés du mensonge des races, remplacera la brutalité stupide des guerres. On communiera dans la beauté et la grandeur des pensées. *On rivalisera par les attraits et les charmes des civilisations lorsqu'on aura enterré les croyances aux vertus fantaisistes des indices céphaliques, des têtes blondes ou brunes ou de la couleur de la peau.*

La France a un intérêt primordial à faire triompher la vérité de la doctrine des peuples sur le mensonge des races. Car cette vérité assure la suprématie morale à la civilisation la plus douce, la plus humaine, et non

point au chiffre numérique des habitants ou au nombre brutal des canons, des cuirassés ou des fusils.

La fausse conception du mot race, de même que les conséquences fâcheuses qui en découlent dans les relations entre peuples et concitoyens, auraient dû, depuis longtemps, rejoindre tant d'autres superstitions, dont la place est marquée dans le cimetière moral et intellectuel du passé...



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. — Qu'est-ce que la race française?	11
II. — Autour du mensonge aryen.	22
III. — Et la race latine?	66
IV. — La chimie des impondérables	71
V. — Nous oublions nos âmes divines	76
VI. — Y a-t-il une psychologie collective des peuples? . . .	81
VII. — Tous les peuples sont cousins avant de devenir frères. .	99
(Qu'est-ce que la race allemande, italienne, anglaise et juive?)	
VIII. — Les gaités de la craniologie.	113
IX. — Dans un laboratoire des peuples	123
X. — Les crânes subissent l'influence du milieu	129
CONCLUSION.	134

COLLECTION " VÉRITÉ "

L'intensité de la vie oblige les hommes à acquérir le plus de connaissances possibles dans le plus bref délai.

Les volumes de la collection « VÉRITÉ » résolvent cette difficulté. Ils contiennent les idées et les travaux saillants des littérateurs et des savants les plus éminents, présentés d'une façon claire et précise par leurs auteurs.

Ces œuvres *absolument inédites*, offrent une nourriture concentrée. Et le livre d'un format commode, peut accompagner le lecteur partout.

PEU DE MOTS, BEAUCOUP D'IDÉES est la devise de notre collection « VÉRITÉ » qui embrasse la pensée contemporaine dans ce qu'elle a de plus attrayant, de plus instructif et de plus intéressant.

COLLECTION VÉRITÉ

Ne publie que de l'inédit Prix : 1 fr.

PARAITRONT PROCHAINEMENT :

CAMILLE FLAMMARION. Contes philosophiques.
EDMOND PERRIER . . . La Vie dans les Planètes
*de l'Institut. Directeur
du Muséum.*

D^r J. HÉRICOURT . . . Les 36 Commandements
de l'hygiène.

D^r MAX BILLARD . . . Un fils de Napoléon I^{er}.
(*Documents inédits*).

A. France, E. Faguet,
F. Brunetière, A. Mé-
zières, Sully-Prudhomme,
Marcelin Berthelot, de
l'Académie française,
E. Boutroux, E. Dur-
kheim, A. Fouillée, de
l'Institut, Elisée Reclus,
Max Nordau, etc., etc.

} La Morale sans Dieu.
Essai de solution col-
lective.

MARIE BASHKIRTSEFF. *Nouvelles lettres inédites*

HENRI POINCARÉ. . . . La morale et la science.
de l'Académie française.

D^r MAX NORDAU. . . . Maha-Rog.

etc., etc., etc.

LA REVUE

qui occupe parmi les périodiques français et étrangers une des situations prépondérantes est considérée comme la plus vivante, la plus variée et la plus intéressante.

Ses rubriques sont très nombreuses et embrassent toute la vie humaine, en commençant par les *questions religieuses et sociales*, en finissant par les *Lettres*, les *Arts* et les *Sciences*.

Son cachet caractéristique est qu'elle peut être mise **ENTRE TOUTES LES MAINS** et lue par tout le monde.

Planant au-dessus des partis, elle est absolument impartiale.

LA REVUE donne non seulement le compte-rendu des livres les plus importants publiés dans tous les pays, mais on y trouve aussi dans chaque numéro les analyses des articles les plus saillants parus même dans les périodiques russes ou japonais.

En feuilletant ces résumés, on apprend souvent bien plus qu'en lisant pendant des mois des ouvrages volumineux.

La REVUE ne publie que de l'inédit

C'est parmi les périodiques celui dont l'abonnement coûte le moins cher.

Demandez des numéros spécimens gratuits) de même que le prospectus indiquant les avantages spéciaux offerts aux abonnés.

PARIS ET LA FRANCE :

24 fr. par an ; 14 fr. pour 6 mois.

ÉTRANGER :

28 fr. par an ; 16 fr. pour 6 mois.

Directeur : JEAN FINOT.



Prix: 1 Fr